

BERGAMI

ET

LA REINE D'ANGLETERRE,

DRAME EN CINQ ACTES

ET EN SIX PARTIES,

PAR MM.

FONTAN, DUPEUTY ET MAURICE ALHOY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN,
LE 27 JUIN 1833.

PRIX : 3 FR.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

.....
1833

Librairie
Rue N^o 25 St-Merry.
N^o 25.

PERSONNAGES.

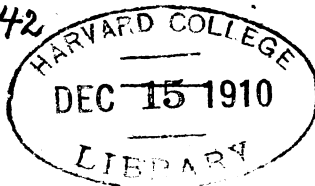
ACTEURS.

CAROLINE DE BRUNSWICK.
BERGAMI.
LORD ASHLEY.
GEORGES IV.
JULIO.
SIR BROUGHAM*.
SIR WOOD**, alderman.
LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES LORDS.
UN OUVRIER DU PORT.
UN ÉPICIER DE LA CITÉ.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.
UN MAÇON.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.
SANDERINO.
UN LORD.
UN MESSAGER D'ÉTAT.
UN GÉNÉRAL FRANÇAIS.
M. ROSSINI.
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE HAUTE.
MISS JENNY DONALD.
UNE MARCHANDE DE POISSONS.
GAETANA.
AUGUSTIN.

M^{lle} GEORGES.
MM. LOCKROY.
PROVOST.
DELAFOSSÉ.
SERRES.
AUGUSTE.
VALMORE.
CHILLY.
MONVAL.
MOESSARD.
SAINT-PAUL.
VISSOT.
TOUBNAN.
HÉRÉT.
VALKIN.
DAVENNEF.
TOURNOIS.
MARCHAND.
FONBONNE.
M^{lle} MÉLANIE.
ADOLPHE.
ADÈLE.
La petite MÉLANIE.

Les deux premiers actes se passent en Italie et les trois derniers en Angleterre.

41584.42



Gift of

* Prononcez *Brouham*.

** Prononcez *Oudd*.

GORDON ABBOTT

BERGAMI.

ACTE I.

La cour d'une poste aux chevaux sur la route de Florence à Gènes. Un balcon donnant d'un côté sur la cour et de l'autre sur la campagne.

.....

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDBINO, RAPHAEL, PLUSIEURS POSTILLONS.

(Au lever du rideau les postillons entourent Sanderino, et semblent par leurs gestes exprimer leur mécontentement.)

SANDERINO.

Non... non... par saint Janvier ! je ne fléchirai pas... je n'ai pas envie de changer l'organisation de mon entreprise pour satisfaire cinq à six brouillons. Depuis dix ans que je suis maître de la poste aux chevaux dans la bourgade de Villalba, il est d'usage que chacun fasse le service des relais à tour de rôle, et non suivant son caprice. Pas de dispense pour monter à cheval, ou bien à pied pour toujours.

RAPHAEL.

Mais il me semble pourtant, signor Sanderino, qu'il serait plus juste de partager entre les postillons les bons voyageurs. Il y en a parmi nous qui n'ont pas gagné, depuis six semaines, plus qu'un muletier qui conduit les caravanes de pèlerins et de mendiants à Notre-Dame de Padoue.

TOUS..

Ça, c'est vrai.

SANDERINO.

Je te conseille de te plaindre, toi, Jérónimo... N'as-tu pas mené avant-hier ce gros hospodar qui avait fait cinq cents lieues pour venir voir la différence qui existe entre la lune de Venise et celle de Moscou?... Toi, Corbini, n'as-tu pas été cavalcadour de cette petite danseuse française qui ramenait dans son pays un fourgon dont la charge suffirait à payer l'arriéré de l'armée du Saint-Père?... Et toi, Stéphano, n'as-tu pas conduit à franc étrier ce virtuose qui va de contrée en contrée montrer aux princes et aux badauds de la ville le phénomène d'un homme étonnant qui pince avec un seul doigt une guitare où il n'y a qu'une seule corde?

RAPHAEL.

Et moi?

SANDERINO.

J'espère que tu n'as pas à te plaindre d'avoir trotté devant le cardinal Albano Gonsalvi; je suis sûr qu'il t'a généreusement récompensé.

RAPHAEL.

Ah ben oui!... Quand je lui ai demandé le pour-boire, il m'a répondu qu'il ne s'occupait pas des affaires de ce bas-monde. Alors je me suis adressé au grand-vicaire, son secrétaire... Celui-là, il m'a donné six années d'indulgences qu'il m'a payées comptant en bonne monnaie de rosaire et en grains bénis de saint Hubert.

SANDERINO.

Il n'y en a qu'un parmi vous qui ne se plaigne jamais... il prend le temps comme il vient et les voyageurs comme ils se trouvent... Bergami, voilà le modèle des postillons... Celui-là, pourvu qu'il ait un cheval entre les jambes et qu'il entende derrière ses deux oreilles le bourdonnement des roues, il ne s'occupe pas d'autre chose.

TOUS.

Oh! c'est le protégé, lui.

SANDERINO.

C'est le meilleur de vous tous... Hier, quand il a su que la révolte avait éclaté chez mon confrère le maître de poste du relai voisin, et qu'il se trouvait sans conducteurs de chevaux, Bergami n'a pas fait la mauvaise tête comme vous autres, et pendant que vous délibériez si vous alliez ruiner

un homme, il était déjà en route pour le sauver. (*On entend une voiture rouler et des coups de fouet retentir au dehors.*)
 Au relai!... et vous autres, à la besogne sans souffler le mot... A qui le tour?

TOUS.

A Julio.

RAPHAËL.

Mais c'est aujourd'hui que se font ses fiançailles, et la famille de la petite Gaëtana, sa future, doit venir demander congé pour lui.

SANDERINO.

Il ne l'aura pas... qu'il fasse d'abord son relai, et après, libre à lui de se marier si ça peut lui être agréable... Qu'on l'avertisse. (*Raphaël et les postillons sortent.*)

SCÈNE II.

SANDERINO, UN POSTILLON, puis ASHLEY.

SANDERINO.

Voyons donc un peu qui est-ce qui vient de nous arriver,
 LE POSTILLON, *entrant.*

Des chevaux!... la pratique est bonne, signor Sanderino..... (*Il montre le pour-boire.*) monnaie anglaise... je vous la recommande... Adieu, signor Sanderino; je remonte sur mes bêtes... A propos, mon maître vous remercie bien... tous les mécontents sont rentrés dans les bottes.

SANDERINO.

Tant mieux... et Bergami?

LE POSTILLON.

Il a attelé en même temps que moi, et il faut que ses voyageurs ne soient pas bien pressés, car il devrait être arrivé. (*Il salue et sort.*)

(*Ashley est entré pendant ce colloque, et se promène au fond.*)

SANDERINO.

Ne vous impatientez pas, monsieur le voyageur... vous pourrez partir dans un instant. (*appelant.*) Julio! Julio!

JULIO, *en dehors.*

Je suis à ma paille... On y va! on y va! on y va!

SANDERINO, *saluant Ashley.*

Y y a-t-il long-temps que mylord a quitté Londres?

ASHLEY.

Monsieur le maître de poste, savez-vous que vous êtes un habile physionomiste, de lire ainsi au premier aperçu la patrie sur le visage?

SANDERINO.

Toutes les nations passent par chez nous autres maîtres de poste, et il faut bien que nous retirions quelque fruit de nos études... Depuis quelques années on a beaucoup parlé en Italie de votre Angleterre, du prince de Galles, héritier de la couronne, de son mariage avec Caroline de Brunswick.

ASHLEY.

Ah!

SANDERINO.

Des voyageurs m'ont conté d'étranges choses sur cette union et sur les aventures qui l'ont précédée ou suivie.

ASHLEY.

Eh bien! gardez-vous de les répéter devant les voyageurs qui dans quelques minutes s'arrêteront ici... vous pourriez les affliger sans en apprendre davantage.

SANDERINO.

Admettons que je n'ai rien dit. (*appelant.*) Julio!

ASHLEY.

Un mot encore, monsieur le maître de poste... Cette bourgade se nomme bien Villalba?

SANDERINO.

Oui, mylord, Villalba, à six postes de Florence.

ASHLEY.

J'avais donné rendez-vous ici à un jeune seigneur italien qui devait venir à ma rencontre... N'avez-vous entendu parler à aucun voyageur d'un gentilhomme anglais qu'il devait attendre ici?

SANDERINO.

Non, mylord.

ASHLEY.

Allons, je le trouverai sans doute à la poste prochaine.

SANDERINO, *sortant.*

Eh bien! Julio, te dépêcheras-tu, paresseux?

SCÈNE III.

ASHLEY, *seul.*

J'avais pourtant écrit à cet Italien de se presser... il m'importe beaucoup qu'il occupe au plus tôt le poste que je lui destine auprès de la princesse de Galles... J'ai réussi à faire renvoyer son écuyer cavalcadour, et celui que je vais lui donner sera pour moi un puissant auxiliaire dans la maison de Caroline... Il paraît que le bruit de ses aventures fait le tour du monde; on sait tout, même dans une bourgade : son mariage, sa séparation forcée; mais quant aux motifs qui ont déterminé cette rupture éclatante, nous sommes seuls, nous autres gens de cour, dans le secret de ces ingénieuses combinaisons. Occupons-nous donc de remplir dignement le mandat qui m'a été confié, et de mériter la reconnaissance du prince de Galles. (*Il réfléchit un moment.*) Que doit penser Caroline de mon plan de voyage qui semble exactement calqué sur son itinéraire? Pour suivre ainsi une femme pas à pas, il faut être un fou, un amant, ou bien...

SCENE IV.

ASHLEY, JULIO.

JULIO, *ses bottes à la main.*

Espion!... va... tous ces maîtres sont de même... Il était là, ce monsieur Sanderino, qui m'espionnait à la porte de l'écurie... il a peut-être peur que je lui mange son avoine... C't' idée!... au lieu de me dire tout de suite : « Il y a un « monsieur qu'a des guêtres jaunes, un habit bleu, et qui « veut un postillon. »

ASHLEY, *à part.*

A force de soins et de prévenances, j'espère que je continuerai d'éloigner les soupçons de son esprit.

JULIO.

Signor voyageur, les chevaux achèvent de manger leur pitance; ainsi nous ne tarderons pas à trotter.

ASHLEY.

Bien, mon ami, bien.

JULIO.

Vous pouvez vous vanter de tomber joliment... j'ai justement deux coureurs anglais... c'est toujours flatteur d'être traîné par des compatriotes... c'est des fameux quadrupèdes, allez ; ils sont couronnés.

ASHLEY.

Couronnés!

JULIO.

Je veux dire qu'ils ont remporté le prix de la course en 1807... il y a dix ans ; mais ça va encore gentiment, c'est un joli reste de bêtes.

ASHLEY.

Ne te presse pas, mon garçon, je reste encore quelques instans ici.

JULIO, *à part.*

C'est peut-être mes bêtes couronnées qui lui font peur... Vantez donc votre marchandise!

(*On entend au dehors un signal d'arrivée.*)

ASHLEY, *à part.*

C'est sans doute la princesse qui arrive... empressons-nous d'aller lui offrir la main pour descendre de voiture.

(*Il sort.*)

SANDERINO, *sortant de la maison.*

Vous entendez?... Au relai! au relai!

JULIO.

Ce n'est pas mon tour... je vais faire ferrer un de mes anglais. (*Il sort.*)

SCENE V.

SANDERINO, CAROLINE, JENNY, ASHLEY,
BERGAMI, *en postillon.*

CAROLINE, *à Ashley.*

Mylord, je vous remercie du soin que vous avez pris de me précéder pour que rien ne me manquât sur cette route ; mais, je vous en prie, ne pressez pas le départ... Le délicieux pays que nous venons de parcourir!... Il n'y a que du bonheur possible sous ce beau ciel... et pourtant il est bien cruel de penser que là aussi il y a des tristesses qui flé-

trissent l'ame, des désenchantemens qui refoulent les illusions, des perfidies qui brisent l'existence. (*changeant de ton et vivement.*) Jenny, as-tu songé à récompenser dignement le jeune conducteur dont les récits nous ont si vivement intéressées? J'ai promis d'intercéder pour lui auprès de vous, monsieur le maître de poste... Il voulait compter les heures de la course, passer au galop sur cette belle terre, fuir de toute la force de ses chevaux ces amphithéâtres pittoresques, ces sites animés, ces larges ravines où le torrent fait gronder sa voix grave. « Au pas, au pas, lui disais-je ; » et il s'arrêta plus d'une fois pour nous laisser admirer ces belles scènes où l'art n'a rien à prétendre ; puis il nous contait les récits et les traditions de ce sol poétique qu'il semble savoir beaucoup mieux que nos baronnets ne connaissent l'histoire de notre monarchie ou les chroniques de leurs biens seigneuriaux... Mais, Jenny, récompense donc ce jeune homme.

(*Jenny s'approche de Bergami et lui donne une pièce d'argent.*)

BERGAMI.

Je vous remercie, milady, mais je ne puis accepter... Si vous payez quelques paroles à ce prix, vous courez risque d'être étourdie tout le reste du voyage par mes camarades que vous ne pourrez plus faire taire dès qu'ils sauront qu'il y a un tarif pour parler.

ASHLEY.

Ce garçon est original.

CAROLINE.

Il est fier, mais sans affectation.

BERGAMI.

Permettez, milady, que je vous rende cette pièce ; je serai mieux récompensé que si j'acceptais.

CAROLINE.

Allons, Jenny, ne le contrarions pas. (*Jenny reprend la pièce.*) (*à Ashley.*) Avez-vous remarqué, mylord, comme il s'exprime avec facilité ?

ASHLEY.

Oh ! tous ces Italiens sont improvisateurs.

SANDERINO.

Si milady désirait passer quelques heures dans notre pays dont le site fixe les regards de tous les voyageurs, elle

jouirait, du haut de cette terrasse du côté du nord, du plus beau tableau que la vue puisse embrasser.

CAROLINE.

J'accepte votre offre bienveillante, monsieur.

ASHLEY.

Si milady le permet, je resterai près d'elle en attendant l'arrivée de son nouvel écuyer cavalcadour.

CAROLINE.

Mylord, vous serez toujours le bienvenu... j'ai laissé de si tristes souvenirs en Angleterre qu'il m'est doux de recevoir d'un gentilhomme de ce pays un témoignage d'intérêt et d'attachement... Votre bras, mylord.

(Bergami s'incline ; elle sort avec Ashley, Jenny et le maître de poste.)

SCÈNE VI.

BERGAMI, *seul.*

Ils sont tous de même... ils trouvent tous étonnant qu'on refuse leur argent... Eh! que veulent-ils que je fasse de deux, de trois, de dix pièces d'or? Elles changeraient mes habitudes... un moment... me jeteraient des chimères dans le cerveau... puis après viendrait l'irritation de n'avoir plus rien... De l'argent!... je n'en veux pas... ou donnez-m'en beaucoup... Oh! alors je sens qu'il y a là aussi de quoi comprendre cette molle existence toute de plaisirs et d'enivrement... Moi aussi j'aurais des chevaux, de riches équipages, usant chaque heure de ma vie dans la joie des festins, les chants des maîtresses et les cris de l'orgie... Ah! Bergami, loin de toi ces folles idées... Si tu te mettais à aimer l'or, il t'en faudrait trop pour te satisfaire.

SCÈNE VII.

BERGAMI, JULIO.

JULIO, *à part.*

Mon anglais est ferré... C'est égal, je voudrais bien qu'un autre partit à ma place... Gaëtana, ma fiancée, et sa mère, sont là à demander un congé pour moi au père Sanderino;

mais il est si entêté... (*apercevant Bergami.*) Tiens, c'est toi, Bergami?

BERGAMI.

Bonjour, Julio.

JULIO.

A-t-il le fouet heureux, donc, ce Bergami! V'là qu'il amène deux voyageuses... Les femmes, ça ne connaît pas le livre de poste... Mais que j' suis bête! ça t'est ben égal qui tu mènes, toi!

BERGAMI.

Pas tant que tu le penses... Depuis que j'ai l'éperon au pied, que de têtes hideuses devant lesquelles j'ai galopé, et que j'aurais bien volontiers mises au fond du fossé!... Pauvre Italie!

JULIO.

Ne parlons pas politique... Tête ardente! tête ardente! t'es comme moi, toi, est-ce pas? t'aimes pas l'métier... Moi, j'y reste, mais plus tard tu verras... Tu ris... Eh bien! parole d'honneur! j'crois qu'il y a de l'avenir dans mes grosses bottes... Oh! je les quitterai un jour... c'est trop monotone pour un homme qui se sent les jambes longues et les idées grandes.

BERGAMI, *souriant.*

Pourquoi t'es-tu fait postillon, alors?

JULIO.

C'est par amour pour les voyages... J'n'avais pas réfléchi que le postillon ne voyage pas du tout... c'est un être mécanique qui se déplace et se replace à point fixe... Enfin, depuis six ans que j'ai fait plus de dix mille lieues en passant devant les mêmes cabarets et en embrassant les mêmes filles d'auberge, ça n'a été qu'un mouvement de vas et viens qui crispe les nerfs... et puis il m'est venu des remords... notre profession n'est pas du tout morale.

BERGAMI.

Bah! et pourquoi cela?

JULIO.

Voici sous quel point de vue j'envisage la chose... Arrive-t-il un voyageur, vite, Julio, à cheval; tantôt... c'est un ambassadeur qui vient d'escamoter une province, ou bien un gros banquier qui fuit les mains pleines, un grand voleur qui s'échappe, une femme qu'on enlève ou qui se fait

enlever... et toujours nous autres en avant... Enfin, le postillon est le complice évident d'un tas de crimes et d'infamies qui fait frémir la nature.

BERGAMI.

Ah! ce pauvre Julio!

JULIO.

Sans compter que j'haïs l'état pour autre chose encore.

BERGAMI.

Quelque chose de sérieux?

JULIO, *soupirant.*

Oh! oui que ça l'est sérieux... Tu sais que j'ai commencé à galoper la poste tout près de Naples, où ma famille était établie... Eh bien! parmi les seize enfans de ma mère, il y en avait un plus jeune que les autres, le plus jeune de tous, que je faisais toujours monter en croupe derrière moi... Le pauvre petit! je lui avais fait faire une veste de postillon avec des boutons et des galons, sans compter des petites bottes avec quoi il était gentil à croquer... et dire que tout ça est perdu!... ça me fend le cœur!

BERGAMI.

Continue, continue.

JULIO.

Un jour je venais de conduire une voiture à Naples, et je ramenaï les chevaux à la poste, toujours le petit en croupe... Je ne sais pas ce que j'avais, si c'était la chaleur ou le pour-boire... enfin j'ai la bêtise de m'endormir, et quand je me réveille... plus d'enfant, plus de petit frère... le pauvre marmot était tombé sans doute, et je n'ai jamais pu le retrouver... jamais.

BERGAMI.

Et ta mère, ton père, n'ont jamais fait aucune recherche?

JULIO.

Mon père s'est contenté de me casser trois dents d'un coup de poing, et comme il avait encore quinze enfans il s'est consolé; mais moi, vois-tu, je ne me consolerais pas. Il était si gentil avec ses petites bottes!... Aussi, pour cesser d'être postillon, je suis bien décidé à faire ma fortune.

BERGAMI.

C'est une bonne résolution que tu as prise là.

JULIO.

Oh ! je savais bien que tu m'approuverais, toi... tu as de l'ambition.

BERGAMI.

Qui te l'a dit ?

JULIO.

Une idée !... je me suis toujours figuré que tu irais loin.

BERGAMI.

Tu te trompes, Julio... Moi, arriver à la fortune !... Toi, peut-être, à la bonne heure.

JULIO.

Eh bien ! veux-tu faire un marché ensemble ?

BERGAMI.

Comment ?

JULIO.

Nous avons deux têtes aventureuses, nous possédons des moyens et du physique...

BERGAMI.

Où veux-tu en venir ?

JULIO.

Mêlons nos destinées... que le bien qui arrivera à l'un soit partagé par l'autre.

BERGAMI, *avec indifférence.*

Si cela te convient, j'y consens.

JULIO.

Ah ! mais, dis donc, moi, je me marie... je n'y pensais plus.

BERGAMI.

Sois tranquille, va.

JULIO.

C'est une affaire arrangée... seulement, tu conçois qu'à présent tu ne peux plus refuser le pour-boire... Dans notre position ce ne serait pas délicat.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MÈRE MARCELLE, GAËTANA, PAYSANS,
puis CAROLINE et JENNY, sur la terrasse.

TOUS, criant.

Accordé! accordé!

JULIO.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MARCELLE.

Julio, tu es dispensé de monter à cheval aujourd'hui.

JULIO.

Vrai?... Tu n'es pas fâchée de ça, ma petite Gaëtana, ni moi non plus... Ma future, embrassez notre associé. (*Bergami embrasse Gaëtana.*) A boire, à boire pour tout le monde, et avant l'heure de la cérémonie, si quelqu'un veut danser une sar-tarelle en mon honneur, ça me fera plaisir.

(*On distribue du vin; des danses se forment, et Caroline, qui a paru sur la terrasse avec Jenny, regarde ce tableau animé.*)

CAROLINE, après la danse.

Comme ils sont heureux! Jenny... Partout le ciel met du bonheur, de la joie en contraste avec mon ame.

JULIO.

Je crois qu'il est temps d'aller prendre le costume, le bouquet et les gants blancs... En avant, les amis!

(*Tous sortent, excepté Bergami.*)

SCÈNE IX.

BERGAMI, CAROLINE, d'abord sur la terrasse.

(*Bergami regarde le groupe s'éloigner. Le jour est au moment où le soleil se couche.*)

CAROLINE.

Ce jeune homme est resté...

BERGAMI, assis et sans la voir.

Voilà une véritable soirée d'Italie! C'est l'heure où de doux

regards s'échangent du balcon à la rue, où se donnent à demi-voix des rendez-vous pour la nuit... Ah ! belle Italie ! pays d'amour et de volupté ! Je n'ai pas vu encore de femmes plus séduisantes que tes femmes, des orangers en fleur plus parfumés que tes orangers, un ciel plus pur que ton ciel !

CAROLINE.

En vérité ce n'est pas là un Italien ordinaire : il y a dans ses traits je ne sais quelle noblesse, dans sa voix un charme enivrant... J'ai bien envie de satisfaire ma curiosité.

BERGAMI, *se levant.*

Allons nous reposer. Je ne me remettrai en route que demain matin, et que saint Bartholoméo, patron des postillons, me traite cette fois comme il m'a traité hier. Cette dame que j'ai conduite ici est si bonne ! Il y a du plaisir à fouetter ses chevaux pour de semblables voyageurs... Si Julio voulait, je prendrais sa place quand cette dame va repartir.

CAROLINE, *d'une voix douce.*

Je vous remercie, mon ami.

BERGAMI.

Ah ! madame, pardon ; je croyais que vous vous étiez retirée... je ne me serais pas permis... (*Il va pour sortir.*)

CAROLINE.

Eh bien ! vous vous en allez... Mais restez, restez donc... Pendant notre voyage j'ai été surprise, je dois vous l'avouer, de la facilité merveilleuse avec laquelle vous me citiez tous les monumens que renfermaient les lieux où nous passions ; une riche poésie animait quelquefois vos descriptions... Vous êtes Italien ?

BERGAMI.

Italien de Lodi.

CAROLINE.

Vous vous nommez ?...

BERGAMI.

Bartholoméo Bergami.

CAROLINE.

N'avez-vous jamais exercé d'autre état que celui de postillon ?

BERGAMI.

Oh ! ce que vous me demandez là, madame, il faudrait,

pour y répondre, reprendre mes jours un à un, réveiller des souvenirs presque effacés; il me faudrait revivre de mon ancienne et bizarre existence... et puis, que vous importe cela, à vous, madame?

CAROLINE.

Ah! mon Dieu, cela m'importe peu en effet... simple caprice de femme qui s'ennuie en attendant ses chevaux de poste, et qui voudrait se distraire.

BERGAMI.

Je doute que vous prissiez beaucoup d'amusement à mes aventures; cependant, puisque cela vous plaît, en quelques mots voici ma vie. Dès mon enfance j'ai été soldat; j'ai servi la France en Italie. Après la retraite du prince Eugène je me suis jeté dans les montagnes avec une poignée de braves. J'ai soutenu long-temps une lutte acharnée, car j'avais rêvé, moi, pauvre jeune homme de vingt ans, la liberté de l'Italie. J'ai été proscrit; je me suis caché alors; mais, comme il faut vivre et que je n'ai pas un carlini de patrioïne, j'ai changé de nom, j'ai pris la veste que voici, le fouet que je tiens à la main, et j'ai couru en chantant sur la grand'route de Villalba..... Ah! c'est égal, je regrette toujours mes coups de fusil avec les Autrichiens, mes chansons patriotiques et mes habits de montagnard.

CAROLINE.

Malheureux! et si l'on venait à vous découvrir?

BERGAMI.

Oh! cela est oublié sans doute. Mais vous, madame, vous avez dû aussi habiter l'Italie, car vous m'avez parlé pendant la route le langage pur qu'on parle à Florence.

CAROLINE.

J'y suis restée deux ans.

BERGAMI.

Oh! je le pensais bien... Et maintenant, madame, vous l'avez quittée pour retourner en France ou en Angleterre. Parce que vous avez vu Florence, vous avez cru voir l'Italie; mais l'Italie est partout sous ce beau ciel; elle commence aux Alpes et finit à la mer. Mais Venise avec son palais ducal, avec ses fleuves au milieu des rues, avec ses gondoles sur les lagunes; Ferrare avec ses palais de marbre; Milan, Bologne, c'est aussi l'Italie, madame; et tenez, elle était bien plus grande et bien plus belle encore autre-

fois. Rome et ses campagnes étaient Italie, Naples elle-même était Italie. Oh ! quand nous pensons à cela , nous qui voudrions avoir une patrie et qui sommes esclaves , quand nous relevons en idée ce vaste royaume que les rois nous ont pris morceau par morceau, nous nous couvrons la figure de nos mains et nous pleurons comme des enfans.

CAROLINE , *à part.*

Comme il m'émeut ! (*haut.*) Vous m'avez parlé de Ferrare , de Milan , de Venise , je ne les connais pas... Vous m'avez parlé aussi de Naples... je l'ai vue... je me suis promenée sur son golfe plus d'une belle nuit d'été.

BERGAMI.

Vous l'avez vue , madame ? J'y étais , moi , à une époque dont le souvenir ne s'effacera jamais pour moi , car il me rappelle que j'ai sauvé quelqu'un

CAROLINE , *troublée.*

De quelle époque voulez-vous parler ?

BERGAMI.

Une nuit de bal à la cour du roi Murat. J'étais alors dans la garde napolitaine , et , ce soir-là , je me trouvai de faction au palais.

CAROLINE , *à part.*

C'est cela... (*haut.*) Attendez un moment , je ne vous entends pas bien d'ici. (*Elle descend.*) Continuez.

BERGAMI.

L'événement le plus curieux de la soirée fut celui-ci : Une dame richement vêtue était remontée dans sa voiture ; un jeune enfant , aux cheveux blonds comme de l'or , allait monter après elle , lorsqu'un homme se précipite sur cet enfant et l'entraîne. Je m'élançai à la poursuite du ravisseur , et , pendant que je lutte avec lui , l'enfant regagne la voiture qui part de toute la vitesse des chevaux. Je m'aperçus ensuite que j'étais blessé à la poitrine d'un coup de stylet.

CAROLINE.

Vous avez fait là une action de cœur , Bergami.

BERGAMI.

Le lendemain , je reçus un mot de remerciement , signé Caroline de Brunswick , princesse de Galles... Ce qu'elle m'écrivait me fit du bien , car je connaissais ses malheurs et j'en avais plainte bien souvent. Vous me parliez de ma vie

aventureuse, madame ; la sienne est pour le moins aussi bizarre. Il n'est pas que vous n'en ayez connu quelques détails.

CAROLINE.

Oui, on dit qu'elle a beaucoup souffert. Je croyais pourtant qu'elle avait assez bien caché ses peines pour que personne n'eût le droit de les lui rappeler.

BERGAMI.

Oh ! mais moi je sais mot pour mot cette curieuse histoire, et si je ne craignais pas d'être importun je vous la raconterais avec tant de vérité que, si Caroline était ici, elle ne pourrait pas dire : Ce n'est pas cela.

CAROLINE, *avec un sourire triste.*

Voyons, Bergami, je vous écoute.

BERGAMI.

Caroline de Brunswick est de la famille impériale d'Allemagne, fille et sœur d'archiduc... Elle est belle et bonne... En Allemagne comme en Angleterre, on l'a nommée *la mère des malheureux*.

CAROLINE.

Faire du bien quand on peut jeter l'or, est-ce donc chose si peu commune qu'il faille en tenir compte aux grands ?

BERGAMI.

Oh ! oui, madame ; car les grands, d'ordinaire, ne trouvent de bien dépensé que l'argent qu'ils dépensent pour eux. Aussi, comme je vous le disais, partout on bénissait Caroline, et ce fut un deuil public en Allemagne quand la jeune princesse en partit pour Londres où elle allait épouser Georges, prince de Galles et héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

CAROLINE, *à part.*

Georges !... Georges !... (*haut.*) Continuez, mon ami.

BERGAMI.

Ce prince de Galles était un de ces jeunes fils de roi qui font au milieu d'une orgie l'apprentissage de leur métier de royauté, qui apprennent à conduire leurs peuples en guidant avec adresse un cheval fougueux aux courses de New-Market. Le fouet du jokey, voilà leur sceptre ; quand le parlement leur refuse des guinées, quand les créanciers deviennent pressans, ils font alors ce qu'a fait Georges,

prince de Galles : ils cherchent une riche héritière, ils l'épousent et ils paient leurs dettes avec sa dot.

CAROLINE.

Ah ! Caroline de Brunswick n'aurait pas regretté toute sa fortune si elle avait conservé le cœur de son époux.

BERGAMI.

Mais l'eut-elle jamais, madame ? Cela se vit bien le lendemain de son mariage. Il reprit sa vie de désordre, courut à ses maîtresses qu'il avait oubliées un jour ; et comme il avait fait des guinées d'Angleterre, il leur jeta les florins d'Allemagne que lui avait apportés sa fiancée. Dès ce moment pas une seule joie pour l'ame de la pauvre étrangère, pas une consolation, pas un mot d'amour ou d'amitié de son époux.

CAROLINE, *avec émotion.*

C'est vrai, oh ! c'est bien vrai. On eût dit qu'il se plaisait à jeter le désespoir dans ce cœur qui était tout à lui. Quand Caroline, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, le suppliant à genoux de lui rendre moins amère une existence qu'elle lui avait consacrée ; plus tard, quand elle lui montrait sa fille au berceau, lien sacré par lequel la nature semblaient vouloir encore les réunir, il la repoussait avec dédain, la malheureuse mère ; il la raillait de son désespoir.

BERGAMI, *la regardant.*

Quelle vive émotion !... Elle pleure, je crois.

CAROLINE.

Huit années se sont écoulées ainsi : calomnies secrètes, insultes publiques, rien ne lui fut épargné par son royal époux. Un seul être au monde lui restait, qui la couvrait de toute son affection de vieillard, qui lui laissait baiser ses cheveux blancs quand elle pleurait, qui l'appelait doucement « ma fille ! » Hélas ! ce dernier appui lui fut enlevé aussi : le vieux roi perdit la raison. La nation anglaise proclama régent Georges, prince de Galles ; et à peine l'acte de régence eut-il été enregistré au parlement, qu'un ordre formel contraignit Caroline à sortir d'Angleterre... on la chassa ! Elle voulait emporter sa fille dans ses bras : on arracha de ses bras sa fille chérie... Depuis elle a erré de contrée en contrée, poursuivie à chaque pas par la haine et les outrages... Ah ! Georges ! Georges !... vous m'avez fait bien souffrir, et pourtant je vous aime encore !

BERGAMI.

Qu'entends-je !... vous seriez... (*se jetant à ses genoux.*)
Oh ! madame, pardon !... En réveillant dans votre âme de
si pénibles souvenirs, je vous ai arraché un secret dont vous
ne vouliez pas me rendre dépositaire.

CAROLINE.

Je vous pardonne. (*Bergami fait un mouvement pour sor-
tir.*) Eh bien ! monsieur Bergami, vous ne me demandez pas
même des nouvelles de cet enfant que vous avez sauvé.

BERGAMI, *revenant.*

Je n'osais pas, madame.

CAROLINE.

Il est maintenant à l'abri des atteintes de mes ennemis...
je le fais élever dans une villa que j'ai acquise près de Gé-
nes, sur les bords de la mer. C'est dans cette retraite que
je retourne, après un assez long voyage, pour veiller moi-
même sur lui et tâcher de me faire oublier du monde.

BERGAMI.

Ah ! madame, il y a quelqu'un du moins qui ne vous ou-
bliera jamais.

CAROLINE.

Monsieur Bergami, je vous crois capable d'un grand dé-
vouement.

BERGAMI.

Je n'ai jamais trahi personne.

CAROLINE.

Et... vous êtes libre ?

BERGAMI.

Pourquoi me faites-vous cette question ?

CAROLINE.

Vous le saurez plus tard ; à présent, voulez-vous céder à
un désir que je vais vous exprimer ?

BERGAMI.

Qu'est-ce donc, madame ?

CAROLINE.

Avant de partir, j'aurais du plaisir à vous voir sous vos
habits de montagnard. (*Mouvement d'étonnement de Ber-
gami.*) Le voulez-vous ?

BERGAMI.

Oui ; madame.

CAROLINE.

Je vous attendrai ici.

BERGAMI.

Je vais revenir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CAROLINE, *seule.*

Oh ! voici depuis longues années le seul moment de bonheur qui soit venu consoler mon ame. Il me l'a rappelé, ce jeune homme, ce temps où l'Angleterre et l'Allemagne m'appelaient la mère des pauvres ; il me l'a dit avec cet accent de conviction qui part du cœur. On plaint partout mon sort, on me donne des regrets et des souvenirs... et quand il a parlé, une douce émotion s'est emparée de moi, des larmes ont mouillé lentement mes mains qui voulaient les retenir ou les cacher... *(avec amertume.)* Oui, oui, je ne méritais pas de souffrir comme j'ai souffert... Il me fallait, pour répandre un charme consolateur sur ma vie, quelqu'un qui m'aimât d'un amour égal au mien.

SCÈNE XI.

CAROLINE, ASHLEY.

ASHLEY.

Madame, les chevaux de poste que vous avez commandés sont prêts ; j'ai donné l'ordre qu'on fit approcher jusqu'ici votre voiture : vous pouvez partir à l'instant si vous le désirez.

CAROLINE.

Quelques momens encore, mylord ; j'ai un acte de munificence royale à accomplir : vous verrez, mylord, si je sais me souvenir d'un service rendu.

ASHLEY, *à part.*

Ce n'est sans doute pas de moi qu'elle veut parler. *(haut.)* A propos, j'oubliais d'apprendre à votre altesse qu'une lettre de Gènes m'annonce que le jeune seigneur italien que je vous ai choisi pour écuyer cavalcadour attend votre arrivée à votre villa.

CAROLINE, *d'un air distrait.*

Je vous remercie. *(Bergami entre sous ses habits de monnard.)*

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, BERGAMI, SANDERINO, JULIO,
MARCELLE, GAËTANA, GENS DE LA NOCE.

BERGAMI.

Madame, me voici à vos ordres.

ASHLEY, *à part.*

Que signifie cela?

CAROLINE.

Mylord Ashley, vous vous êtes donné beaucoup de peine pour remplacer mon écuyer cavalcadour, et je vous en suis reconnaissante ; mais vous me pardonnerez, je l'espère, si je tiens à le choisir moi-même.

ASHLEY.

Mais, madame, ce jeune seigneur qui vous attend...

CAROLINE.

Je vous excuserai. Quant au choix que j'ai fait, il ne dépend plus que du consentement d'une seule personne... Monsieur Bergami, voulez-vous être mon écuyer?

BERGAMI.

Moi, madame!

ASHLEY.

Lui!

JULIO.

Mon associé!

CAROLINE.

Vous regrettez peut-être votre indépendance.

BERGAMI.

Mon bonheur sera de vous obéir toute ma vie!

JULIO, *à sa femme.*

Il accepte : c'est une fameuse chance pour nous!

ASHLEY, *à part.*

C'est un échec, mais je saurai le réparer.

CAROLINE.

Mylord, acceptez une place ; Bergami, vous occuperez celle qui est en face de la mienne... Partons.

JULIO, *bas à Bergami.*

Tu n'oublieras pas le traité.

BERGAMI.

Sois tranquille. (*Une voiture attelée paraît au fond.*)

JULIO.

Alors, des bottes ! je ne veux pas qu'un autre ait l'honneur de conduire mon associé.

(*Tous montent en voiture et Julio sur un des chevaux, le fouet à la main.*)

CAROLINE, *dans la voiture.*

Adieu, mes amis... Jeunes filles, voici le cadeau de la mariée. (*Elle donne une bourse à Gaëtana.*)

JULIO, *à cheval.*

Bon !

CAROLINE.

Priez tous pour Caroline de Brunswick, princesse de Galles. (*La voiture se met en mouvement ; la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'intérieur d'une villa sur les bords de la mer, aux environs de Gênes. Salon brillant décoré à l'italienne. Fond fermé par jalousies. Portes latérales. Au premier plan à droite est une porte plus petite communiquant à un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASHLEY, seul, assis; il semble rêver profondément.

Oui, plus je réfléchis, plus j'acquiesce la conviction que ce projet peut réussir. (*Il se lève.*) C'est que vraiment il faudrait, pour ne point s'être aperçu de la préférence marquée que Caroline accorde à son jeune écuyer cavalcadour, ne pas croire au témoignage de ses yeux, ne pas entendre les douces paroles qu'ils échangent ensemble!.. Il est sans cesse auprès d'elle le bel Italien... il l'accompagne à chaque promenade. Il est le premier, quand elle sort de son appartement, qu'elle rencontre sur son passage... (*regardant en dehors et montrant quelqu'un du doigt.*) Eh! ma foi, c'est lui qui se promène là-bas, au milieu des jardins.. oh! il n'est jamais en retard!.. Je ne serais pas fâché de causer un peu avec lui.

SCÈNE II.

ASHLEY, BERGAMI.

ASHLEY.

Ah! le voici qui vient de ce côté. (*Il se rassied, ayant l'air de ne faire attention à rien.*)

BERGAMI, au fond, à part.

Encore cet Anglais.. je ne sais... il est toujours sur mes traces... On dirait qu'il cherche l'occasion de me parler en secret... (*s'approchant et haut.*) Je vous salue, mylord.

ASHLEY, *feignant la surprise.*

Ah ! c'est vous, Bergami ? déjà en ce salon, de si bonne heure ?

BERGAMI.

J'attends le lever de la princesse.

ASHLEY.

Comme moi.

BERGAMI.

Nous aurons beaucoup de monde ce matin à la villa, des peintres célèbres, des artistes, ce sera presque une cour vraiment... mais, mylord, croyez-vous que son altesse tarde à paraître?... Hier je n'ai pu la voir et j'avais cependant à lui rendre compte d'une commission dont elle m'avait chargé.

ASHLEY.

Ah ! oui... ce navire qu'elle a frété... je ne devine pas pourquoi... Eh bien ! est-il prêt ?

BERGAMI.

Quand son altesse le voudra. (*montrant les jalousies.*) Par ces fenêtres, elle pourra l'apercevoir à l'ancre et les voiles ployées, sur le magnifique golfe de Gènes.

ASHLEY.

Monsieur Bergami, vous êtes né sous une heureuse étoile, au moins?... je me hâte d'ajouter que votre mérite vous a aussi bien servi que la fortune... (*mouvement de Bergami.*) Non, vous êtes digne du sort dont vous jouissez, du vif intérêt que vous porte Caroline de Brunswick, car elle vous porte un vif intérêt, monsieur Bergami, vous ne l'ignorez pas.

BERGAMI.

Si son altesse a daigné m'honorer de sa haute protection, c'est sans doute à mon zèle ardent et dévoué que je dois cette faveur.

ASHLEY.

Ah ! la faveur où l'on se trouve placé auprès d'une femme s'obtient de tant de manières... Au reste, vous la possédez, c'est l'essentiel ; je puis me tromper, mais j'ai la conviction profonde que vous avez devant vous l'avenir le plus brillant... Avez-vous de l'ambition ?

BERGAMI, *négligemment et d'un air léger.*

Qui n'en a pas ?

ASHLEY, *souriant.*

Surtout quand on est aussi bien placé que vous pour la satisfaire.

BERGAMI.

Quel est l'homme qui, une fois au moins en sa vie, ne s'est pas trouvé sur le chemin de la fortune et des honneurs?

ASHLEY.

Que de gens ont laissé échapper l'occasion !. . C'est ce que je disais hier encore à un de mes amis.

BERGAMI.

Ah!

ASHLEY.

Imaginez-vous, mon cher Bergami, qu'il ne dépendait que de lui d'acquérir un titre honorable, celui de baronnet, par exemple... et d'être possesseur de cent mille livres sterling comptant.

BERGAMI.

Et il a refusé ?

ASHLEY.

Oui.

BERGAMI.

C'est un sot.

ASHLEY.

N'est-ce pas? (*bruit en dehors.*) (*d part.*) Quelqu'un vient sans doute, c'est fâcheux. (*haut.*) Bergami, nous reprendrons plus tard cet entretien, si vous le voulez?

BERGAMI.

Bien volontiers, mylord.

ASHLEY.

Quand nous pourrons être seuls, car ce qui me reste à vous dire exige du mystère et de la discrétion.... Au revoir.

BERGAMI.

Au revoir! (*bas.*) Je saurai du moins ce qu'il veut de moi.

LA VOIX DE JULIO *en dehors.*

Bergami ! c'est Bergami que je demande !

BERGAMI.

Eh ! mais, c'est la voix de Julio.

SCÈNE III.

BERGAMI, JULIO, VALETS.

JULIO.

Je vous dis que je ne suis pas un intrus... je suis l'ami d'il signor Bergami, son ami intime... Bonjour, Bergami, comment te portes-tu?.. Vous voyez bien que je le tutoie.

BERGAMI, *aux domestiques.*

Laissez, laissez, c'est une ancienne connaissance.

JULIO.

A la bonne heure, au moins, on me reconnaît.

BERGAMI.

Ce bon Julio, je suis enchanté de le revoir.

JULIO.

Ça fait honneur à tes sentimens. (*à part.*) On ne m'avait pas trompé, il est très bien mis.

BERGAMI.

Mais quel motif t'amène donc ici, si loin de chez toi?

JULIO.

Je vais te dire ça tout à l'heure, mais laisse-moi un peu me remettre... Croirais-tu que toute cette valetaille ne m'a pas seulement offert de me rafraîchir... ils savent pourtant que le postillon est né altéré...

BERGAMI.

Viens, je vais te conduire à l'office.

JULIO.

Je suis sensible à ta politesse, je me réserve d'accepter ; mais parlons d'abord d'affaires... Si je me suis transporté ici, tu penses bien que j'avais encore d'autres motifs que celui de prendre des rafraîchissemens.

BERGAMI.

Ah! tu n'as pas besoin de me le dire... tu voulais savoir ce qu'était devenu un ancien ami, quel était son sort?

JULIO.

Il y a un peu de ça.

BERGAMI.

Eh bien! sois satisfait, la princesse Caroline veut bien ne savoir gré de mon dévouement à sa personne.

BERGAMI,

JULIO, *à part.*

Bon!

BERGAMI.

Rien n'égale sa bonté, sa générosité à mon égard.

JULIO *à part.*

Bon ! bon !

BERGAMI.

Et je n'ai jamais été si heureux que depuis que je suis à son service... Et toi, Julio, es-tu content ? comment vont les affaires ?... ta femme est-elle toujours gentille ?

JULIO.

Ma femme est toujours bien gentille... méchante comme un cheval rétif, par exemple ; mais cet égal, parce que l'amour... surtout après le mariage.. Je suis tout à l'amitié, et je veux te le prouver.

BERGAMI.

Comment cela ?

JULIO.

Tu te souviens, sans doute, Bergami, du traité que nous avons conclu ensemble il y a onze mois et demi.

BERGAMI.

Certainement.

JULIO.

Tout par moitié, dans le bonheur et la fortune... c'est sacré, ça ... et je viens...

BERGAMI, *souriant.*

Tu viens...

JULIO.

Je viens te rendre mes comptes.

BERGAMI.

Bah ! et si c'est moi qui te re dois.

JULIO.

Je ne te demande pas tout ça... ça ne me regarde pas... je suis un homme délicat... ce que j'ai promis je le tiendrai (*tirant une bourse de cuir de sa poche.*) Laisse-moi remplir mes engagements... j'obéis à la voix de ma conscience.

BERGAMI.

Garde ton argent, mon pauvre Julio, je te remercie.

JULIO.

Bergami, vous blessez mon orgueil... je tiens à établir ma comptabilité.

BERGAMI, *souriant*.

Allons, puisque tu le veux...

JULIO.

Depuis que nous nous sommes séparés, le pour-boire a été de plus en plus en baisse, et les appointemens sont tombés à un taux humiliant... mais je me trouve avoir hérité, et je suis heureux de t'annoncer que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle Geronimo.. c'est un héritage que j'apporte à la société.

BERGAMI.

Mais encore une fois, mon cher Julio, je n'ai pas besoin de tes offres, tout t'appartient.

JULIO.

Du tout, ça n'est pas juste. Mon digne oncle m'a laissé six ducats, deux manteaux de peau de bouc et six paquets de mèches de fouet : il te revient donc trois ducats, un manteau de peau de bouc et trois paquets de mèches de fouet... Maintenant, rends-moi tes comptes.

BERGAMI, *riant*.

C'est trop juste... Tiens, Julio, cette bourse contient cinquante piastres; prends-la d'aussi bon cœur que je te l'offre.

JULIO.

Bergami, ton cœur était digne de comprendre le mien.
(*Il prend la bourse.*)

BERGAMI.

Je voudrais pouvoir t'en offrir le double.

JULIO.

Le double, ce serait davantage... Je suis satisfait... Tu vois bien, ce cadeau-là me fait dès aujourd'hui tomber de cheval. Oui, je ne suis plus postillon; j'achète une petite poste... Dis donc, Bergami, avoue-le franchement, tu ne comptais pas que je remplirais aussi religieusement ma parole. Tu connaissais bien peu Julio! Dans ce moment, vois-tu, ma conduite et la tienne me touchent jusqu'aux larmes. Maintenant que je t'apprécie, que tu m'apprécies, je jure que je ne te perdrai jamais de vue.

BERGAMI.

Je te verrai toujours avec plaisir, et si je puis faire quelque chose pour toi...

JULIO.

Je ne demande rien à personne ; je continuerai à remplir les clauses du traité, et quand tu serais millionnaire, quand tu serais prince, quand tu serais roi, je ne manquerai jamais de t'apporter la moitié de ce que j'aurai gagné. V'là comme je suis, moi.

BERGAMI.

J'entends du bruit... sans doute l'arrivée de la société qu'attend aujourd'hui son altesse... Adieu, Julio, il faut que je sois à mon poste.

JULIO.

Adieu, Bergami, adieu, mon ami. (*revenant.*) Mes compliments à la princesse de Galles et à l'enfant que je n'ai jamais vu. J'aime les marmots, moi, surtout depuis que j'ai perdu mon joli petit frère... Il était si gentil avec ses petites bottes!... Adieu, mon ami, mon bon ami, mon cher ami... je vais acheter ma petite poste.

(*Il sort au moment où la société entre.*)

SCÈNE IV.

BERGAMI, CAROLINE, ASHLEY, CANOVA, ROSSINI, MANZONI, UN GÉNÉRAL FRANÇAIS, PEINTRES, ARTISTES, DAMES ITALIENNES, puis JENNY.

BERGAMI.

Entrez, messieurs ; mesdames, veuillez prendre place... Son Altesse a toujours tant de plaisir à vous recevoir !

ASHLEY.

Elle ne tardera pas sans doute, car l'heure où elle se rend chaque matin au salon vient de sonner. (*bas à Bergami.*) Après la réception nous sortirons ensemble.

BERGAMI, *bas aussi.*

Je le veux bien, mylord.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Son altesse royale la princesse de Galles, régente d'Angleterre.

ASHLEY, *à part.*

Régente!... Elle persiste.

CAROLINE, *entrant, à une des dames de sa suite.*

Mistriss Budler, qu'on veille avec le plus grand soin sur mon cher Augustin; qu'on lui fasse faire la sieste de midi, et qu'on ne le quitte jamais d'un instant. (*La dame sort.*)

ASHLEY, *à part.*

Toujours cet enfant!

CAROLINE.

Soyez tous les bienvenus. Mylord Ashley, je vous salue; bonjour, Bergami. Que j'aime cette villa!... Située sur le bord de la mer, elle présente tour à tour le spectacle le plus doux et le plus terrible. Le soir, c'est l'orage avec ses vagues transparentes; puis le matin des eaux tranquilles et mugissantes... c'est le calme après la tempête. Ce devait être ma vie, ici!... N'est-ce pas, messieurs, qu'il serait délicieux de finir ici son existence?

BERGAMI.

Je n'ai jamais connu de séjour plus enchanteur.

CAROLINE.

Il faut le quitter pourtant. (*mouvement général.*) Oui, et dès aujourd'hui... C'est pour cela, monsieur Bergami, que je vous ai prié d'aller vous assurer si ce bâtiment génois que j'ai retenu était prêt à partir.

BERGAMI.

Le capitaine m'a dit, madame, qu'il nous avertirait, par un signal donné à bord, du moment où le vent serait favorable.

CAROLINE.

Cette brusque résolution vous étonne, messieurs; mais croiriez-vous que le régent d'Angleterre ne respecte pas même mon exil? Une commission inquisitoriale a été établie à Milan pour surveiller, pour épier mes moindres actions. Eh bien! je veux voir si l'on me suivra jusqu'en Sicile où nous allons nous rendre; je veux me donner le plaisir de faire voyager jusqu'à Messine ces nobles agens chargés d'une mission si loyale. Oh! ce n'est pas la première fois que des espions à gage m'auront accompagnée.

ASHLEY, *à part.*

Je crois qu'elle m'a regardé.

CAROLINE.

Messieurs, c'est vous qui perdrez à ce départ : j'avais formé de beaux projets pour faire de cette villa une demeure presque royale... Messieurs les peintres, vous m'auriez composé une galerie de tableaux... Messieurs les architectes, j'aurais fait construire une salle de spectacle élégante, où d'habiles acteurs auraient représenté les chefs-d'œuvre de Shakspeare et de Corneille; la musique y aurait joint ses savantes et suaves mélodies. (*à un des assistants.*) A propos, monsieur Rossini, savez-vous que les Romains sont des vandales, de n'avoir pas accueilli avec enthousiasme votre *Barbier de Séville*? J'accepte avec plaisir la dédicace de cette belle partition.

BERGAMI.

Suivant les ordres de Votre Altesse, j'ai fait placer sur la pelouse du petit parc les deux statues de monsieur Canova.

CAROLINE.

Merci. (*à un autre.*) Monsieur Canova, il faudrait les trésors d'un roi pour payer votre talent, et non les épargnes d'une pauvre proscrire. L'histoire sera plus juste; elle vous rendra en renommée ce que je vous enlève en fortune.

BERGAMI.

Qu'il est à plaindre, celui qui n'a pas su apprécier un si noble caractère!

CAROLINE.

Taisez-vous, Bergami, taisez-vous. (*à un autre.*) Général, vous êtes Français, je crois.

LE GÉNÉRAL.

Oui, madame.

CAROLINE.

Vous avez été exilé de votre pays par une loi d'amnistie?

LE GÉNÉRAL.

C'est ainsi qu'ils l'ont nommé.

CAROLINE.

Et vous me demandez un asile?

LE GÉNÉRAL.

Je l'espère sans le solliciter.

CAROLINE.

Il vous est acquis, même en mon absence. Monsieur, mon

père, le duc de Brunswick, était ennemi des Français, mais ennemi généreux, les armes à la main ; il est mort avec mon frère de la mort des braves... sur le champ de bataille d'Iéna. J'honorerai sa mémoire en vous offrant l'hospitalité que lui-même vous aurait accordée après la victoire, que vous ne lui auriez pas refusée après une défaite.

JENNY, *entrant.*

Je demande pardon à Son Altesse si je l'interromps, mais voici des dépêches qui viennent d'arriver, et qu'on m'a dit de lui remettre sur-le-champ.

CAROLINE.

Donnez. (*à part.*) Les lettres que j'attendais !

ASHLEY, *à part.*

Des dépêches!... elles n'ont pu être interceptées !

CAROLINE, *à part.*

Il me tarde de m'assurer... (*haut.*) Je vous remercie tous des soins et des attentions que vous me prodiguez. J'espère vous avoir tous aujourd'hui à ma table avant de nous quitter.

ASHLEY.

Mais en ce moment je crois que Son Altesse désirerait être seule.

CAROLINE.

Oui, j'ai besoin de quelques instans de solitude.

(*Tout le monde se dirige vers la sortie.*)

ASHLEY, *à Bergami.*

Donnez-moi le bras, monsieur Bergami. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

CAROLINE, puis JENNY.

CAROLINE, *examinant le cachet des dépêches.*

Je ne me suis pas trompée, c'est bien cela, c'est le complément de cette correspondance qu'un serviteur fidèle a su se procurer en Angleterre dans le palais même du prince défunt, pour me l'adresser ici... Comme il me serait facile à présent de montrer aux yeux du monde quel est le vrai coupable, de Caroline ou de l'époux royal qui l'accuse. Ce sont des calomnies, d'affreuses calomnies qu'il ne craint pas

de répandre contre moi, et en publiant ces lettres je pourrais donner des preuves, des preuves écrites de sa conduite déloyale ! Je pourrais dévoiler les motifs de son indifférence, de sa haine peut-être... Mais non, je ne le ferai pas ; j'attendrai, je souffrirai, et je ne romprai le silence que s'il m'y force lui-même... Jenny !

JENNY.

Madame.

CAROLINE.

Serrez ces dépêches dans le coffret qui se trouve dans ce cabinet, et continuez à garder la plus grande discrétion.

JENNY.

Oui, madame.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

CAROLINE.

Je m'étonne que le messager qui m'a apporté ces papiers ait pu échapper à leur surveillance, car je sais qu'ils n'épargnent rien pour séduire tous les gens que j'emploie. J'avais d'abord songé à charger Bergami de cette mission délicate ; mais j'éprouve maintenant de la peine à demander un service à ce jeune homme. Jamais je n'ai vu personne si empressé à me plaire, à deviner mes moindres désirs... Il me semble que je lui dois déjà trop... son dévouement m'étonne, m'inquiète, et quelquefois me fait peur... On vient.

SCÈNE VI.

CAROLINE, BERGAMI.

CAROLINE, *se retournant vivement.*

Ah ! c'est lui !

BERGAMI, *hésitant pour approcher.*

(*à part, au fond.*) Enfin il a parlé cet Anglais. (*haut.*) Pardon, madame ; je vous dérange peut-être ?

CAROLINE, *souriant.*

Non... mes occupations dans cette villa ne sont pas tellement importantes que je ne puisse disposer de quelques moments pour mes amis... J'étais distraite quand vous êtes entré ; je réfléchissais.

BERGAMI.

Vous songiez encore sans doute aux malheurs qui ont accablé votre vie... Ah ! madame, pourquoi garder ces pé-

nibles souvenirs? Vous nous aviez promis que le beau ciel de l'Italie les effacerait.

CAROLINE, *avec un regard scrutateur.*

Mais je ne vous ai pas dit, je pense, que ce fût cela qui m'eût rendue distraite.

BERGAMI.

J'avais cru le deviner à votre émotion.

CAROLINE.

A mon émotion?... J'étais émue?... Mais non... vous vous êtes trompé.

BERGAMI.

Je le désire, car, madame, c'était pour nous un vif sujet d'affliction que ces regrets qui semblaient sans cesse vous poursuivre, que cette douleur qui ne souffrait aucune consolation.

CAROLINE.

Cette douleur, ces regrets, Bergami, se sont pourtant adoucis quelquefois à vos paroles; grace aux soins assidus et délicats dont m'entourent les personnes qui partagent mon exil, je vous assure que je n'ai rien à désirer; je ne demanderais qu'une grace au prince régent, ce serait de ne point troubler mon repos.

BERGAMI.

On ne vous a informé, madame, que d'une partie de la vérité... moi seul je puis vous découvrir l'autre, et c'est pour cela que je suis venu.

CAROLINE.

Voyons, je vous écoute.

BERGAMI.

C'est une histoire singulière à raconter à une femme... Il faut vraiment qu'on me l'ait apprise à moi fort sérieusement, et que deux Anglais en soient les héros, pour que j'y aie ajouté foi : je ne crois pas qu'il y ait personne au monde à qui une idée si bizarre soit venue à l'esprit.

CAROLINE.

~~Et cela~~ me regarde, dites-vous?

BERGAMI.

Oh! particulièrement... mais avant de m'expliquer j'aurais besoin, madame, de votre permission expresse; me la donnez-vous?

Bien volontiers.

CAROLINE.

C'est un pari.

BERGAMI.

Un pari... entre des Anglais?... et à propos de moi peut-être.

CAROLINE.

Entre des Anglais et à propos de vous, madame.

CAROLINE.

Et quels sont ces jeunes fous?... et quel est le pari ?

BERGAMI.

Voici le pari... A la taverne de Londres, deux hommes, restés seuls après une orgie, les coudes appuyés sur la table, parlaient de Caroline de Brunswick. Sans doute leur bouche mensongère répétait les lâches calomnies dont on abreuve la pauvre exilée : sans doute, à leur avis, chacune des insultes qu'on lui prodigue était méritée : l'un des deux proposa à son ami le pari suivant : « Je gage cent mille livres sterling que, si tu le veux, tu remplaceras le prince de Galles dans le cœur de Caroline, et que tu apporteras au palais de Saint-James la preuve de son infidélité. Dans le cas où tu gagnerais, ajouta-t-il en souriant, je doublerai la somme.. »

CAROLINE.

C'est une plaisanterie.

BERGAMI.

Non, c'est sérieux, madame ; ce pari, moyen adroit de ménager l'amour-propre de celui qui l'acceptait, signifiait ceci au fond ; du moins c'est ainsi que je l'explique : « Le prince de Galles paiera deux cent mille livres sterling à qui lui donnera le moyen de prouver que Caroline de Brunswick a manqué à ses sermens. » (*après une pose.*) Celui qui a tenu le pari se nomme lord Ashley...

CAROLINE, *vivement.*

Et celui qui l'a proposé se nomme le régent d'Angleterre, n'est-ce pas !... (*avec indignation et bas.*) Est-ce assez d'affronts, ô mon Dieu !... il ne suffit pas d'avoir brisé mon ame par les tortures de l'abandon, de m'avoir chassée avec honte et comme une étrangère du pays qui m'avait adoptée, de m'avoir refusé, en partant, les embrassemens de ma

filles... il lui fallait encore semer les pièges sur mes pas, m'insulter par d'odieux soupçons, enfin traîner le nom qu'il m'a donné dans la fange des débauches de la taverne... Mais dites-moi, Bergami, ne vous a-t-on pas abusé par un rapport trompeur?... Je ne puis croire qu'il ait poussé jusque là la folie ou l'insolence !

BERGAMI.

Oh ! croyez-le, madame, car c'est la vérité pure... je vous le jure par le dévouement que j'ai pour vous.

CAROLINE.

Et... comment avez-vous su cela ?

BERGAMI.

Ceci est mon secret, madame... Je vous supplie de ne me pas ordonner de le révéler.

CAROLINE.

Il suffit... C'est cependant assez extraordinaire pour que j'aie envie de tout apprendre... En vérité, Bergami, le premier sentiment que votre récit a excité en moi a été de l'amertume et du chagrin... le second est bien différent, je vous assure... j'ai presque envie de rire du choix bizarre du prince de Galles, et de l'étrange présomption de lord Ashley... Voyez donc le beau séducteur qu'ils sont allés me prendre là ! Puis lord Ashley a une femme charmante, une femme qui ne mérite pas qu'on la dédaigne... qu'on demande plutôt au prince de Galles ! N'importe, à la place de mon royal époux, si j'avais eu si peu de confiance en Caroline, je l'aurais jugée du moins femme de meilleur goût, et j'aurais choisi mieux que lord Ashley.

BERGAMI, *à part.*

Je n'oserai jamais lui parler de la résolution que j'ai prise.

CAROLINE, *gaîment.*

Allons, je vois bien qu'ils veulent me forcer à renoncer à ma vie accoutumée, à ma vie douce encore au milieu des peines qu'ils me font, par le charme que jettent sur elle les soins de ceux qui me sont chers... Hélas ! ils m'avaient laissé cependant bien peu de consolation dans mon exil !... Désormais, pour se mettre à l'abri de leurs outrages, il faudra que la pauvre Caroline n'ait pas auprès d'elle un seul cœur qui l'aime, qu'elle détourne son regard quand elle rencontrera un regard qui lui dira : « Comme je te plains ! »

qu'elle n'ait pas un ami, car pour eux ce serait... Oh! non, non, je ne renoncerai pas à ces émotions pures du dévouement et de l'amitié; non, je n'abaisserai pas mon ame jusqu'à la contraindre à se taire pour éloigner un misérable soupçon!

BERGAMI, *avec dignité.*

Mais, savez-vous, madame, que ce soupçon est déjà venu?

CAROLINE.

Que dites-vous?

BERGAMI.

Savez-vous qu'il y a ici un de vos serviteurs... un de vos plus dévoués... à l'amitié pure et désintéressée, que l'on vous fait un crime de traiter avec bienveillance, d'entendre avec plaisir, quand auprès de vous il charme, par ses souvenirs d'aventurier, vos longues heures du soir? Savez-vous qu'on dit, madame, qu'il est étonnant que vous ayez pris cet homme si bas pour l'élever ensuite si haut, que pour peu qu'il vous vienne la fantaisie de le faire monter encore, il n'y aura bientôt plus de place digne de lui qu'une place... à côté de vous... Savez-vous cela, madame?

CAROLINE.

Que m'importe?

BERGAMI.

Savez-vous aussi que lord Ashley est tellement convaincu de cet impudent mensonge qu'il a trouvé cet homme bon pour gagner le pari du prince de Galles et qu'il a eu l'insolence de le lui proposer?

CAROLINE, *après un mouvement.*

Je sais que ce serviteur dont vous me parlez est le cœur le plus loyal qu'il y ait au monde; je sais que Caroline de Brunswick ne craint pas que qui que ce soit l'outrage, car elle a appris à se faire respecter.

BERGAMI.

Ah! madame, n'est-ce pas déjà assez de souffrances supportées avec tant de résignation? N'est-ce pas déjà assez de calomnies jetées par la haine sur une tête si chère? Si votre orgueil vous ordonne de les braver, notre devoir à nous qui vous chérissons plus que la vie, notre devoir est de les épargner à votre repos.

CAROLINE, *, avec impatience.*

Enfin, quel est votre projet, monsieur Bergami?... Vous

hésitez? vos yeux se remplissent de larmes... expliquez-vous.

BERGAMI.

Oh! pardon, pardon, madame... mais ces paroles que j'étais décidé à prononcer en venant ici, ces paroles que vous écouterez sans colère peut-être, elles ne peuvent s'échapper de mes lèvres, maintenant que je suis près de vous.

CAROLINE.

Parlez!... mais parlez donc!...

BERGAMI, *après une pause.*

Je viens vous prier, madame, de permettre que je quitte votre service.

CAROLINE, *vivement.*

Vous voulez partir?

BERGAMI.

Aujourd'hui même.

CAROLINE.

Et... si je n'y consens pas?...

BERGAMI.

Oh!... vous y consentirez, madame... Si ce n'est pas pour vous, au moins pour moi.

CAROLINE.

Quoi donc? parce qu'un sot a jeté entre nous je ne sais quel rêve de son esprit malade, je me séparerais, moi, d'un ami fidèle et sûr que personne ne remplacerait dans ma confiance; vous abandonneriez, vous, une femme qui vous doit peut-être, je ne crains pas de l'avouer, Bergami, les seuls jours sans chagrin qu'elle ait passés depuis long-temps! Que vous fait, à vous, qu'on dise que je vous préfère à mes autres serviteurs? Que me fait, à moi, qu'on dise que vous m'aimez d'amour... si cela n'est pas?...

BERGAMI.

Et si cela est?...

CAROLINE.

Bergami!...

BERGAMI.

Cela est, madame... Oh! vous ne l'auriez jamais su, jamais!... Et cependant cet amour-là est devenu bien ardent et bien profond. Vous rappelez-vous, madame, notre premier entretien, il y a un an, vous, au haut de ce balcon

italien où vous respiriez l'air embaumé du soir, moi, au pied, vous regardant et causant à voix presque basse avec vous... Nous parlions de vous et de moi, de mes aventures et de vos malheurs, de nos deux destinées si différentes... et pourtant presque semblables par leur bizarrerie. Eh bien ! alors, je me suis senti entraîné vers vous comme par une fatalité invincible... Alors, sans m'expliquer ce que j'éprouvais, je me suis voué à votre sort tout entier ; je me suis juré au fond du cœur que mon repos, ma liberté, mes plaisirs, mes peines, ma vie, tout cela serait à vous et pour toujours.

CAROLINE.

Taisez-vous, Bergami ; taisez-vous, au nom du ciel !

BERGAMI.

Depuis !... oh ! depuis ! madame, je vous ai vue tous les jours, à toute heure ; ce serment que je vous avais fait de vous donner mon existence tout entière est devenu encore plus sacré pour moi ; j'ai béni avec plus de transports encore le moment qui a décidé de mon avenir ; ce qui n'était qu'attachement et amitié est devenu passion et amour. Il n'y a plus que ma volonté ou la vôtre pour nous séparer : Dieu, lui-même, ne le pourrait pas... Et maintenant, dites-moi encore de rester, madame, dites-moi que je ne vous prouve pas tout mon respect, tout mon amour en m'éloignant de vous...

CAROLINE, *vivement*.

Assez, monsieur, assez... Allez attendre mes ordres... Vous ne tarderez pas à les recevoir.

(*Elle indique du geste la porte de sortie.*)

BERGAMI, *bas, en se retirant*.

Ah ! si je rencontrais l'Anglais à présent ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

CAROLINE, *seule, vivement agitée*.

Cet Ashley, quel homme infâme !... Je suis donc destinée à souffrir toutes les insultes !... Ce jeune Italien lui-même, que j'avais accueilli avec tant de bienveillance, que je voulais élever à la fortune dont je le croyais digne... pourquoi est-il venu me faire un aveu qu'une autre femme eût pu écouter,

peut-être, mais que la princesse de Galles est condamnée à regarder comme un outrage? Insensé!... pourquoi n'a-t-il pas senti qu'il fallait se taire!... Il partira, oui, il partira sans retard. Son sort... je l'assurerai... Je le ferai riche... plus riche qu'il n'a jamais pu l'espérer... (*Bruit et cris en dehors.*) Qu'est cela?

BERGAMI, *ex dehors.*

Vous êtes un lâche!... Défendez-vous!

CAROLINE.

Qu'entends-je? (*Elle s'approche vivement de la porte.*) Bergami... c'est un duel, ô mon Dieu!... (*cliquetis d'épées.*) Oh! le malheureux!... c'est pour moi... (*avec un cri.*) Arrêtez!... arrêtez!... Caroline vous défend de vous battre... (*Le bruit des armes continue.*)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, LORD ASHLEY, *l'épée à la main; puis*
BERGAMI, *le poursuivant.*

CAROLINE, *se plaçant entre eux.*

Dans ma maison, messieurs, devant moi!

ASHLEY.

Cet insolent Italien a osé menacer un gentilhomme anglais!... Il faut que son sang lave l'affront que j'ai reçu de lui.

BERGAMI, *à Caroline.*

Le sien aurait déjà coulé, si un mot de votre bouche ne retenait mon bras.

CAROLINE.

Silence tous deux! (*On entend crier : Vive Caroline de Brunswick! vive la reine!*) Que signifie tout ce bruit? Tout le monde accourt de ce côté!... Qu'est-il donc arrivé?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JENNY, ARTISTES, DAMES, UN COURRIER.

JENNY.

Un courrier extraordinaire vient de mettre pied à terre à l'entrée de la villa... On l'entoure, on le presse, et il dit

à chacun l'importante nouvelle qu'il apporte, celle de la mort du vieux roi d'Angleterre.

CAROLINE.

Mort !... le roi Georges III !

JENNY.

Oui, madame ; voici le courrier lui-même qui n'a voulu remettre ses dépêches qu'à votre altesse.

CAROLINE, *prenant les dépêches.*

Donnez ! donnez ! (*Elle ouvre le paquet.*) Une lettre du prince de Galles !... (*lisant.*) « Madame, mon père le roi Georges III a terminé sa longue et douloureuse carrière. » (*s'interrompant.*) Pauvre vieillard, qui avait survécu à sa raison !... (*lisant.*) « Je viens vous proposer, madame, une réconciliation franche et sincère ; mais il est une condition sans laquelle les souvenirs du passé ne peuvent être effacés... Vous resterez sur le continent, et enverrez au parlement votre acte de renonciation au titre et au rang de reine d'Angleterre. » Quelle insolence !... Messieurs, je proteste en votre présence, comme je le ferai aux yeux de toute l'Europe, contre la violence dont on veut me rendre la victime... Mes droits sont sacrés, je saurai les maintenir... Il n'y a plus ici de princesse de Galles. Inclinez-vous, messieurs, je suis reine d'Angleterre.

TOUS.

Vive la reine d'Angleterre !

CAROLINE.

Dès ce moment je fais acte de souveraineté, et je nomme ma maison... Tous nos serviteurs fidèles conserveront auprès de la reine les emplois qu'ils remplissaient auprès de la proscribite ; miss Jenny Donald, vous êtes élevée au rang de première dame d'honneur ; monsieur Bergami, nous vous faisons comte et chambellan... (*à Ashley.*) Lord Ashley, jusqu'à présent vous avez accompagné Caroline dans son exil ; désormais je vous défends de vous montrer à mes yeux. Vous êtes indigne de la confiance que j'avais mise en vous. Messieurs, regardez bien cet homme pour le reconnaître partout où vous le rencontrerez. Il a trahi l'infortune, il s'est vendu pour de l'or à la puissance. J'attache devant vous sur son front le sceau de l'infamie ! (*à Bergami.*) Tout est-il prêt pour le départ ? (*On entend un coup de canon.*)

BERGAMI.

Madame, voici le signal qui l'annonce.

(Les jalousies du fond s'ouvrent ; un bâtiment léger paraît sur la mer ; le vaisseau met toutes voiles dehors et semble se mettre en mouvement.)

CAROLINE.

Messieurs, ce n'est plus en Sicile que nous allons maintenant, c'est à Londres.

BERGAMI.

A Londres !

ASHLEY, avec rage.

Caroline de Brunswick, nous nous retrouverons, je l'espère.

(Tout le monde se dirige vers le fond ; Ashley, seul sur l'avant-scène, semble menacer Caroline ; Bergami fait un mouvement vers lui ; la reine l'arrête et jette un regard de mépris sur Ashley.)

ACTE III.

A Londres, dans la maison de l'aldermann Wood. — Une grande salle de réception. A droite et à gauche, deux portes latérales. — Au lever du rideau, miss Jenny Donald et quelques dames de la reine sont en scène occupées à ranger divers objets et cartons de Caroline.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISS JENNY DONALD, DAMES DE LA REINE.

MISS JENNY.

Enfin, mes chères compagnes, depuis hier nous voici à Londres, dans la capitale de notre belle Angleterre.

UNE DAME.

Et avec le titre de dames d'honneur de la reine.

MISS JENNY.

Oui... mais cet emploi brillant, nous ne pouvons l'exercer au milieu de la pompe d'une résidence royale à Carle-townhouse ou à Saint-James, par exemple, grace à notre bien-aimé souverain Georges IV. L'accès en a été défendu à la princesse Caroline, et, sans le dévouement de M. l'aldermann Wood, notre auguste maîtresse courait grand risque de descendre à l'auberge.

LA DAME.

Oui... mais le peuple?

MISS JENNY.

Oh ! à défaut de la cour, le peuple est pour la reine : c'est ce qui me rassure. Quelle réception !... Trois cents gentlemen qui précédaient à cheval nos voitures, la ville entière illuminée... puis les cris de la foule : Vive notre souveraine ! vive Caroline de Brunswick !...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIO.

JULIO, *entr'ouvrant la porte à deux battans, se met à crier :*
Vive la reine d'Angleterre !

(*Mouvement d'effroi des dames d'honneur.*)

MISS JENNY.

Oh mon Dieu ! que veut cet homme ?

(*Elles se retirent presque épouvantées et forment un groupe.*)

JULIO, *toujours à la porte.*

N'ayez pas peur, mesdames, n'ayez pas peur, je vous en supplie ; c'est un reste de mon enthousiasme d'hier. (*Il s'approche poliment de Jenny et la salue.*) Vous ne me reconnaissez pas, miss Jenny ? vous m'avez pourtant vu en Italie, et hier, lors de l'entrée de sa majesté, si vous ne m'avez pas entendu, c'est que vous y avez mis de la mauvaise volonté. Je puis dire, sans vanité, que j'ai servi la cause de la princesse de toute la puissance de mes poumons.

MISS JENNY.

C'est bien, monsieur ; que demandez-vous ?

JULIO, *avec attendrissement.*

Je voudrais serrer dans mes bras mon ami Bergami.

BERGAMI, *dans la coulisse.*

James, des chevaux le plus tôt possible... Hâtez-vous.

JULIO.

C'est sa voix !

JENNY.

Il sort sans doute du cabinet de la reine... (*aux dames.*) Je ne sais ce qui se passe ici, mesdames ; mais, depuis ce matin, notre chambellan a pris un air triste et rêveur. (*le montrant aux dames.*) Tenez... regardez...

(*Bergami paraît par la porte de droite, pensif et les bras croisés. Les dames et Julio sont au fond, de sorte qu'il peut entrer sans les voir.*)

(*bas, aux dames.*) Mesdames, maintenant que l'audience du seigneur Bergami est terminée, nous pouvons entrer chez la reine. (*Elles entrent en silence, Julio reste.*)

JULIO.

Il paraît fort occupé, mon compatriote. Tenons-nous un moment à l'écart... il faut lui ménager le plaisir de la surprise.

SCÈNE III.

JULIO, *au fond*; BERGAMI, *arrivant lentement sur l'avant-scène et se jetant sur un fauteuil.*

BERGAMI.

M'éloigner!... me forcer à quitter Londres sitôt... ne pas me laisser jouir de son triomphe!...

JULIO, *d part.*

Ai-je envie de l'embrasser, ô mon Dieu!

BERGAMI, *à voix basse et étouffée.*

Quelle est cette mission dont elle doit me charger? Elle me l'apprendra elle-même, m'a-t-elle dit. Ah!... malgré le soin qu'elle mettra sans doute à me cacher le véritable motif de cette séparation, je crains de l'avoir devinée... Cet amour italien qui brûle mon ame, cet amour que chaque instant, chaque minute passés auprès d'elle rend plus violent et presque plus hardi, il l'inquiète... il l'effraie... Je l'ai vu à cette réserve soudaine qu'elle s'impose à présent avec moi. Quand, en prenant congé d'elle, à l'heure où finit mon service, ma bouche timide se pose respectueusement sur sa main, cette main tressaille et semble vouloir se retirer, et cependant elle est émue en ma présence, et, loin de moi, souvent elle a pleuré...

JULIO, *toujours au fond.*

Il parle tout seul... il s'occupe peut-être de moi... (*faisant un mouvement.*) Ah! ma foi, je n'y tiens plus... (*allant vers lui.*) Mon ami!... mon cher ami!... (*Il se jette dans ses bras.*)

BERGAMI.

Comment! c'est toi, Julio?

JULIO.

Moi-même.

BERGAMI.

Et par quel hasard te trouves-tu ici?

JULIO.

Ah! voilà... c'est une drôle d'idée qui m'est venue, va;

une idée qui s'est emparée subitement de mon imagination... ardente... Cher ami, sans t'en douter, c'est toi qui me l'as donnée cette idée-là... Tu te rappelles qu'à notre dernière entrevue à la villa de Gènes j'avais été faire un tour à l'office avant de m'en retourner au pays, moi et ton argent, quand j'apprends que tout le monde déménage sur un vaisseau et que tu pars pour l'Angleterre avec la princesse de Galles, elle en qualité de reine, toi en qualité de comte... de chambellan... enfin, de je ne sais quoi... Crac, la tête me tourne... Je ne pense plus à ma femme ni à la poste du père Sanderino... Je demande à mains jointes qu'on me fourre dans un coin de votre navire, à fond de cale, si l'on veut... Impossible... Je ne me décourage pas. Un brave capitaine italien m'offre de m'embarquer avec lui, j'accepte, et, deux heures après, moi, postillon, je voguais sur l'onde, bravant les flots et le mal de mer pour voler dans les bras de l'amitié.

BERGAMI.

Et... la traversée a-t-elle été heureuse ?

JULIO.

Heureuse ! comme ça... D'abord j'ai été très malade... oh ! bien malade... Ensuite nous avons eu un gros temps... une tempête affreuse. Pour alléger le navire, on a jeté tous nos effets à la mer, et on était près de m'y jeter moi-même, vu les hurlemens que la peur m'arrachait.

BERGAMI.

Pauvre Julio !

JULIO.

Enfin nous avons fait naufrage sur les côtes d'Angleterre. J'ai acheté, avec ton argent, un habit à la mode, tout neuf ; un bel habit anglais... (*Il le montre.*) C'est étoffé ça... Avec le reste de ton argent j'ai pris un cheval, et, comme vous voyageiez lentement, j'ai pu vous rejoindre. Je me suis jeté à corps perdu dans le cortège de ceux qui, à chaque pas, félicitaient la princesse, de sorte que, de bourgade en bourgade, de ville en ville, je vous ai suivis, criant, chantant, pleurant... et m'enivrant de porter avec les braves amis de la reine.

BERGAMI.

C'est fort bien ; mais cela ne m'explique pas ce que tu viens faire à Londres.

JULIO.

J'ai à ce sujet des choses de la plus haute importance à te communiquer.

BERGAMI, *impatiéte.*

Abrége.

JULIO.

Tel que tu me vois, toutes mes idées sont bouleversées... Tu as devant toi un individu gonflé d'ambition... Je veux des honneurs, des titres, des places... ou au moins une place.

BERGAMI.

Et tes anciens projets d'établissement ?

JULIO.

Renversés de fond en comble. Écoute, la botte me pèse et le ~~for~~et me répugne. Il y a maintenant incompatibilité complète entre la route de poste et le chemin dans lequel je veux me lancer. Tu te souviens du vieux Fabricio, le chef fonctionnaire de notre district de Villalba, c'est un brave homme, celui-là, et qui entend bien son métier... Il a l'estime de tout le monde, et il gagne trois mille ducats... Eh bien ! je veux sa place ; c'est-à-dire que je la désire comme un insensé. C'est une idée fixe, et il faut m'arranger cette affaire-là.

BERGAMI,

Ce n'était pas à Londres que tu devais venir pour obtenir un emploi dans le royaume de Naples.

JULIO.

Qu'est-ce que ça fait?... C'est tout simplement une petite affaire de télégraphe ; la reine, ta protectrice, dira un mot, rien qu'un mot... Alors l'ambassadeur de Londres fera signe à l'ambassadeur de Naples... (*Il gesticule des bras.*) Bon ! en vingt-quatre heures voilà le père Fabricio à pied, sans qu'il ait eu seulement le temps de regarder d'où vient le vent... Plus tard, l'ambassadeur d'Italie ayant crédit ouvert d'une destitution, se fera rembourser en même monnaie sur son confrère de Londres. C'est pas plus difficile que ça.

BERGAMI, *qui a été distrait et qui s'est approché de la porte de la reine.*

Il m'a semblé entendre du bruit dans le cabinet de la reine... Si elle allait venir !...

JULIO.

Eh ben! ne trouves-tu pas que j'ai raison?

BERGAMI, *préoccupé.*

Oh! tout-à-fait!

JULIO.

Alors je peux compter sur toi... Tu vas t'occuper sans retard de me donner la place du père Fabricio.

BERGAMI.

Nous causerons de cela une autre fois, Julio.

JULIO.

Une autre fois!... pas du tout... il faut battre le fer pendant que je suis chaud. Je te le répète, je suis altéré d'ambition; j'ai pour les fonctions salariées une véritable soif de postillon.

BERGAMI, *s'approchant encore du cabinet.*

Je crois que c'est elle qui se dirige de ce côté.

JULIO.

Eh!... mais... tu ne me parles plus!...

BERGAMI.

Si, si... C'est que la reine peut se rendre ici dans un instant, et tu comprends que ta présence...

JULIO.

Rougirais-tu de moi?

BERGAMI.

Julio, je t'en prie, va-t-en.

JULIO.

Que je m'en aille... où ça?

BERGAMI, *impatiente.*

Où tu voudras.

JULIO, *étonné.*

Quel ton!... Ah! Bergami! c'est mal... Moi qui t'aime tant! Moi qui t'aime plus que mon pauvre frère que j'ai perdu!

BERGAMI.

Tais-toi!... Tais-toi donc... la voici.

JULIO.

Qui?

BERGAMI.

La reine.

JULIO.

La reine ! Eh bien , je ne suis pas de trop... Je lui parlerai , moi , à la reine...

(*La reine paraît , Bergami fait un mouvement d'impatience pour repousser Julio ; la reine laisse tomber un regard de mécontentement sur Julio.*)

JULIO , *embarrassé.*

Je sors... Son regard me coupe l'improvisation... (*Il regarde Bergami avec l'expression d'une rage concentrée , et sort en disant :*) Tu me le paieras , monsieur mon associé.

SCÈNE IV.

LA REINE , BERGAMI.

CAROLINE.

Quel est cet homme ?

BERGAMI.

Un compagnon de mon enfance , né dans le même village que moi. Il est devenu ambitieux , le pauvre Julio , comme tant d'autres. La protection que votre majesté accorde au dévouement de Bergami a tourné bien des têtes dans nos vallées d'Italie...

CAROLINE.

Ces gens naïfs regardent ceux qui parviennent comme les protecteurs naturels de ceux qui ont le désir de s'élever... Demandez pour eux quelques faveurs , Bergami , elles ne vous seront pas refusées... Mais il est temps que je vous apprenne la cause du sacrifice que j'exige encore de votre amitié... C'est une faute que nous avons commise d'avoir conduit jusqu'à Londres cet enfant , être chéri qui a fait la consolation de mes jours d'infortune. James a trouvé , auprès de Southwark , une retraite sûre pour mon Augustin. C'est à vous , Bergami , que je remets le droit de le protéger... Vous allez partir avec lui.

BERGAMI.

Ah ! madame ! ce peu de mots a déjà rendu le calme à mon cœur ; j'en avais besoin pour pouvoir me séparer de vous.

CAROLINE , *avec embarras.*

Je ne vous comprends pas.

BERGAMI.

Pardon, pardon pour Bergami, d'avoir craint un moment, un seul moment que sa souveraine lui eût retiré ses bontés.

CAROLINE.

Bergami, vous avez craint cela ?

BERGAMI.

Hélas ! madame, encore une fois pardon... Mais mon bonheur était si pur auprès de vous ! mais toute mon existence me semblait tellement liée à la vôtre, que la pensée que cette joie céleste viendrait à m'être ravie a bien pu me rendre injuste malgré moi... Oui, je vous l'avouerai depuis quelque temps votre accueil me semblait plus froid, votre sourire moins ami ; nos entretiens si doux, je m'imaginai que vous n'y trouviez pas maintenant autant de charmes qu'auparavant, et je n'avais vu dans la mission que vous m'annoncez... oh ! que j'étais insensé !... madame, qu'un muet avis que ma présence vous déplaisait.

CAROLINE.

• Insensé, en effet, car jamais votre dévouement et votre amitié n'ont été mieux appréciés par Caroline.

BERGAMI.

Ah ! je me rendrai digne de cette nouvelle marque d'intérêt que me donne ma souveraine en exécutant ses ordres, en la quittant enfin... quoi qu'il m'en doive coûter. Si, quand je serai loin d'elle, quand je ne la verrai plus, mes regards se tournent involontairement vers les lieux où je l'aurai laissée, je les reporterai aussitôt sur cet enfant qu'elle a confié à ma garde, pour éloigner de mon âme les regrets de l'absence ou les désirs du retour, et je me dirai : Il y a peut-être à Londres quelqu'un qui me tient compte de ce que je souffre et qui pense à moi quelquefois !

CAROLINE, avec émotion.

Toujours, Bergami, toujours !

(*Caroline vivement émue lui donne sa main : jeu muet. Enfin, ne pouvant plus cacher ses larmes, Caroline court vers la porte de son cabinet et appelle*) :

Jenny ! Jenny !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JENNY, LE PETIT AUGUSTIN.

CAROLINE, à Bergami, lui remettant l'enfant.

Partez ; Bergami ! et que votre vigilance soit attentive : nos ennemis ont tant d'adresse ! A mille ruses opposez mille précautions. Si les événemens qui se préparent ont un résultat favorable, James reviendra vers vous : son arrivée sera le signal de votre retour. (*tendrement.*) C'est l'exil que je vous demande ; je vous y condamne et je fais des vœux pour qu'il soit de courte durée. (*embrassant Augustin.*) Adieu, mon enfant !

AUGUSTIN, l'embrassant.

Adieu, ma mère !

BERGAMI, sur le seuil de la porte à droite avec l'enfant.

Madame, je vous l'ai dit : ma vie et mon sang sont à vous.

(*Il sort avec l'enfant.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, JENNY.

CAROLINE, *bas.*

Ah ! il ne sait pas que je souffrais plus que lui, peut-être, de cette séparation cruelle !... Mais je devais l'éloigner... il le fallait... Mon Dieu ! j'ai cru un moment qu'en sa présence mon émotion allait me trahir.

JENNY, qui est allée au fond.

Madame, sir Wood, votre hôte, demande si Votre Majesté peut le recevoir.

CAROLINE.

Sir Wood !... Certainement, miss Donald, j'ai toujours du plaisir à revoir celui qui m'a si noblement offert l'hospitalité.

(*Jenny sort. Wood entre.*)

SCENE VII.

CAROLINE, WOOD.

SIR WOOD.

Madame, les différentes corporations de Londres vous demandent par mon organe l'honneur de vous présenter leurs respectueux hommages. Elles sont rangées en silence et bannières déployées devant la porte de ma demeure, et attendent que Votre Majesté veuille bien les recevoir.

CAROLINE.

Qu'elles viennent! Qu'elles viennent, monsieur Wood, tout de suite!

WOOD, *bas*.

C'est que... j'ai une autre audience à solliciter de votre majesté.

CAROLINE.

Et... pour qui?

WOOD.

Pour Sa Majesté Georges IV.

CAROLINE.

Le roi!

WOOD.

Oui, madame. Un de ses aides-de-camp vient de me prier de sa part de demander l'heure de Votre Majesté... C'est un entretien important et confidentiel. J'ai pensé que vous recevriez le roi avant les corporations.

CAROLINE.

Vous vous êtes trompé, monsieur Wood; le peuple d'abord, le roi ensuite.

(*Elle va se placer sur le fauteuil élevé qui lui est préparé. Wood va au fond du théâtre et fait un signe. Les portes sont ouvertes à deux battans. On voit les corporations monter par deux escaliers latéraux.*)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, WOOD. *Députations de plusieurs corps constitués, ou corporations de Londres. La reine s'est assise ; les corporations entrent et se rangent dans la salle ; elles portent des bannières en tête ; sur l'une on lit : A la reine les ouvriers du port : sur une autre : A Caroline les marchands de la cité ; sur une troisième : Les femmes du peuple à la reine du peuple, etc.*

TOUS, *en entrant.*

Vive Caroline ! vive la reine !

CAROLINE.

Merci, mes amis... Ces hommages me sont bien doux, car je suis sûre au moins qu'ils ne sont pas commandés.

LE LORD MAIRE.

Nous, vos fidèles citoyens de Londres, le lord maire, les aldermen et les conseillers de la cité, réunis en conseil municipal, avons cru remplir un devoir en apportant à Votre Majesté les expressions de notre attachement et de notre respect.

CAROLINE.

Messieurs, dans toutes les alarmes par lesquelles j'ai passé, l'attachement généreux de la nation anglaise a été mon bouclier contre mes ennemis... Soyez assurés que le temps n'effacera jamais les sentiments de reconnaissance que je dois à ma patrie adoptive.

UN OUVRIER DU PORT.

Majesté, faites excuse ; nous sommes de pauvres ouvriers du port, mais nous avons un cœur et des poings à boxer pour vous du matin au soir ; si bien que nous avons fait une collecte pour boire demain en votre honneur ; faites excuse, Majesté, si nous nous grisons à votre santé.

CAROLINE.

Combien êtes-vous ?

L'OUVRIER.

Cinq cents, vu qu'il y en a deux mille qui n'ont pas d'argent.

CAROLINE.

Invitez-les tous de la part de la reine.

TOUS.

Vive la reine !

UN ÉPICIER.

Madame, les épiciers de la cité vous présentent leurs très humbles remerciemens, car vous leur avez fait vendre plus de cent mille lampions pour illuminer votre arrivée.

(*La reine sourit.*)

UNE FEMME DU PEUPLE.

Ils sont tous comme ça les épiciers.

UN MAÇON.

Majesté, si le corps des maçons peut vous être agréable contre les ministres, vous n'avez qu'à dire un mot, et demain on pourra mettre à la place de leurs hôtels : Terrain à vendre.

CAROLINE.

Non, non, mes amis, point de révolte à cause de moi... ils seraient trop contents si je leur donnais ce prétexte.

UN DÉPUTÉ.

Madame, la chambre des communes nous envoie vers vous pour vous avertir qu'elle a pris la résolution d'interposer sa médiation entre le roi et vous, si Votre Majesté le permet.

CAROLINE.

Je remercie messieurs les représentans de la chambre des communes ; je sais que je compte parmi eux d'ardens et courageux défenseurs, mais que l'on commence par rétablir mon nom sur la liturgie, par me rendre les honneurs publics qui sont dus à mon rang, et alors il sera temps de parler de médiation.

UNE FEMME DU PEUPLE.

La reine a raison... il ne faut pas céder à son mari.

WOOD.

Taisez-vous, taisez-vous, ma bonne.

CAROLINE.

Pourquoi ? Laissez-la parler.

LA FEMME DU PEUPLE.

Certainement, puisque je suis députée des marchandes de poissons, des nymphes de la Tamise, comme on les appelle ; madame la reine, on m'avait composé une harangue très bien tournée, mais je ne sais pas comment j'ai fait en route, j'ai perdu mon harangue... Si bien que je ne peux plus vous parler que tout naturellement.

CAROLINE.

J'aime mieux cela.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il n'y a qu'une chose à vous dire... Nous avons fait une souscription, madame la reine, une souscription à un schelling qui a produit un très beau service en vermeil... Nous prions madame la reine de ne pas s'en offenser, car dessus il y aura écrit : *Les femmes du peuple à la reine du peuple*. Voilà, madame la reine.

CAROLINE.

Mesdames, j'accepte votre cadeau avec le plus vif plaisir; et si je remonte jamais sur le trône, je le regarderai comme un des plus beaux bijoux de ma couronne.

WOOD, *bas*.

Madame, la voiture du roi entre dans la cour.

CAROLINE, *de même*.

C'est juste; c'est son tour. (*haut*.) Je me souviendrai de vous tous; n'oubliez pas non plus la reine Caroline... Dieu vous garde, mes amis!

TOUS, *en sortant*.

Vive Caroline! vive la reine!

CAROLINE.

Monsieur Wood, veuillez introduire le roi.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE IX.

WOOD, LE ROI.

WOOD, *qui a introduit le roi par la petite porte de côté*.Sire, la reine va venir. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE X.

LE ROI, *seul*.

Je vais donc la revoir! Les propositions que j'ai à lui faire seront-elles bien accueillies, et Caroline, arrivée à Londres, se montrera-t-elle moins fière qu'à Gènes? Cette négociation était délicate... aussi j'ai voulu m'en charger

moi-même... (*après une pause.*) Si lord Ashley s'est emparé de ces lettres qui, selon lui, sont une preuve accablante contre Caroline, elle ne pourra se refuser à quitter l'Angleterre, et ma cause sera gagnée... Mais aura-t-il réussi?... Oh! oui!.. Cet Ashley est bien le plus subtil Argus que jamais prince ait envoyé en mission : sa charmante femme me le disait elle-même il y a quelques jours : « Comptez sur mon mari, sire, il ne saurait échouer ; il tient trop à devenir membre de la chambre des lords. »

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Sa Majesté la reine.

(*Il sort.*)

LE ROI.

Ah!

SCÈNE XI.

LE ROI, CAROLINE.

CAROLINE, *à elle-même.*

Le voilà!... Je ne croyais pas éprouver une si vive émotion en me retrouvant près de lui... Allons, je me sens le courage de l'écouter.

LE ROI.

Vous excuserez, je l'espère, madame, l'importunité que j'ai mise à obtenir de vous cet entretien.

CAROLINE.

Votre présence, sire, m'est d'autant plus précieuse que mon cœur cherche à la regarder comme le présage d'un rapprochement. Je vous demande pardon de vous entretenir dans cette modeste retraite; il n'a pas tenu à moi que VotreMajesté fût reçue dans une demeure plus digne d'elle.

LE ROI.

Vous avez été blessée, je le vois, du refus que vous a fait lord Liverpool de vous accorder une de mes habitations royales... Veuillez m'écouter, madame, et vous comprendrez le motif de ce refus.

CAROLINE.

Asseyez-vous, sire... Mon attention la plus respectueuse ne vous manquera pas. (*Ils vont pour s'asseoir; la reine reprend.*) Mais avant de commencer cet entretien, oserai-je vous adresser une prière? (*mouvement d'assentiment du roi.*)

Dites-moi donc quelques mots de ma fille... de votre fille...
 Quand je suis partie pour mon long exil, j'ai laissé ici un
 ange de douceur, de beauté... Je reviens, et je ne trouve
 qu'un tombeau.

LE ROI, *avec émotion.*

Madame, la princesse Charlotte est morte l'idole de l'An-
 gleterre; des regrets étaient dans tous les cœurs, des larmes
 dans tous les yeux.

CAROLINE.

Lui parliez-vous quelquefois de sa mère?

LE ROI.

Souvent, madame.

CAROLINE.

Et... m'aimait-elle toujours?

LE ROI.

Je ne lui ai pas appris à vous haïr.

CAROLINE, *avec expansion.*

Je vous remercie. (*se remettant et avec effort.*) Mainte-
 nant je suis prête à vous entendre. (*Ils s'assoient.*)

LE ROI, *après une pause.*

Vous avez reçu à Gênes, madame, la lettre qui vous in-
 struisait de la mort du vieux roi mon père.

CAROLINE.

Oui, sire, la lettre signée de vous qui m'ordonnait de ne
 jamais poser le pied sur le sol de la Grande-Bretagne.

LE ROI.

Et cependant vous êtes à Londres.

CAROLINE.

Voici comme cela s'est fait, sire : j'ai lu à haute voix, de-
 vant toute ma maison rassemblée, votre lettre qui exigeait
 de moi une renonciation complète à mes droits à la cou-
 ronne, et après l'avoir lue j'ai déclaré que j'étais reine d'An-
 gleterre, et je suis partie pour venir m'asseoir sur le trône
 avec vous.

LE ROI.

Oui, on m'avait dit cela déjà.

CAROLINE.

Et vous-a-t-on dit aussi, sire, avec quel enthousiasme j'ai été
 accueillie en arrivant? À mon débarquement, le navire pa-

voisé de mille couleurs, qui me portait, a été salué par une foule immense qui se pressait sur le rivage. J'étais environnée, portée jusqu'à ma voiture. Pendant ma route de Douvres à Londres, en quelque lieu que ce fût, les mêmes vœux m'accompagnaient. A Londres, oh! à Londres, c'était un spectacle curieux à contempler. Là vous êtes maître cependant, là un désir de vous eût opposé des cris de haine et de dédain aux cris de sympathie et de pitié que poussait le peuple à mon aspect... Eh bien! pas un seul cri de dédain ou de haine; partout de la pitié et de la sympathie, partout de l'amour. (*se levant et avec majesté.*) Et à présent, sire, ordonnez-moi de sortir d'Angleterre, car c'est cela que vous venez me proposer, n'est-ce pas? c'est ma part du trône que vous venez me supplier de vous vendre.

LE ROI, *qui s'est levé en même temps que Caroline.*

Aussi cher que vous le voudrez. Ecoutez-moi, madame; il est dans le monde de ces positions forcées qu'il faut subir, de ces préjugés impérieux auxquels il faut se soumettre. Entre nous deux, l'opinion publique a élevé une insurmontable barrière; elle condamne Caroline de Brunswick et le roi d'Angleterre à vivre séparés l'un de l'autre.

CAROLINE, *avec émotion.*

Cette opinion publique que vous respectez tant, sire, est-ce bien elle qui élève entre nous cette barrière insurmontable dont vous parlez?

LE ROI, *vivement.*

Je l'accusais, madame, pour ne pas vous accuser.

CAROLINE.

Moi?

LE ROI

Vous.

CAROLINE, *avec dignité.*

Sire, sur votre honneur, croyez-vous aux infâmes calomnies dont on a essayé de me flétrir? Sire, donnez-moi votre parole de roi que vous y croyez.

LE ROI.

Madame, je ne suis ni ne veux être votre juge; mais le repos de l'état exige que vous quittiez l'Angleterre, et si vous comprenez vos véritables intérêts, vous serez partie demain.

CAROLINE.

Je les comprends bien mal alors, sire, car je reste.

LE ROI.

Prenez garde ; les clameurs de quelques factieux et l'appui d'un petit nombre de lords mécontents vous ont enivrée. Le peuple vous prend comme un moyen de sédition ; il voit en vous un étendard de révolte ; mais la nation anglaise, celle qu'on peut réellement appeler ainsi, n'est pas aussi disposée à laisser impunies les insultes que vous avez faites à son roi. Songez-y, madame, il y a eu des reines que le parlement a convaincues d'adultère.

CAROLINE.

Elles étaient coupables, sans doute.

LE ROI.

Elles avaient besoin, comme vous, de la clémence royale. Henri VIII et Edouard II ont été inflexibles pour elles : Georges IV ne vous refuserait pas son pardon.

CAROLINE.

Son pardon !... Et qui des deux doit l'accorder à l'autre ? Qui a été chassé de son pays d'adoption, du pays qui lui avait offert un trône ? Est-ce le roi d'Angleterre ou Caroline ? Qui a supporté un exil injuste sans se plaindre, traînant partout l'espionnage sur ses pas, entouré de pièges, abreuvé de mépris ? Qui a vu sa réputation, son honneur, jetés à la merci du premier pamphlétaire ? Qui recevait comme un bruit lointain du monde le récit des coupables dissipations du seul être auquel était vouée toute son existence ? Est-ce le roi d'Angleterre ou la malheureuse Caroline ?

LE ROI.

Assez, assez, madame ; je ne suis venu ici ni pour recevoir des reproches ni pour vous en adresser... Ne me forcez pas à changer de langage.

CAROLINE.

Je livre ma vie entière à l'enquête la plus sévère... Une preuve, une seule preuve, je ne la crains pas, je la demande.

LE ROI.

Vous demandez des preuves !... Mais sachez donc, madame, qu'il en existe d'accablantes contre vous, et que sans moi le lord grand-chancelier les aurait déjà livrées au parlement.

CAROLINE.

Une seule, sire, une seule.

LE ROI

Vous l'exigez?... Eh bien ! pendant votre absence de la cour et vos voyages sur le continent, pensez-vous que ma surveillance soit restée inactive ?

CAROLINE.

Je sais le contraire, sire.

LE ROI.

Pensez-vous qu'on n'ait pas saisi le fil de plus d'une intrigue secrète que vous croyez à jamais oubliée?... Cet enfant auquel vous portez un si vif intérêt... On connaît maintenant le mystère de sa naissance.

CAROLINE.

Est-ce pour cela qu'on a voulu le faire assassiner à Nap

LE ROI.

Et cet homme... cet Italien... Oh ! vous m'entendrez, madame ; vous l'avez voulu.

CAROLINE.

Je suis calme, sire, vous le voyez.

LE ROI.

Cet homme pris dans les derniers rangs du peuple, cet homme qu'un caprice de femme a élevé à la fortune, est-ce encore de la calomnie qui le représente sans cesse à vos côtés, ne vous quittant jamais ? Est-ce la calomnie, madame, qui vous montre aux yeux de l'Italie entière jetant sur la vie de cet aventurier l'éclat brillant d'un manteau de comte, prostituant entre ses mains la clé d'or de chambellan ? Est-ce la calomnie enfin qui a osé l'appeler hautement le rival du roi d'Angleterre ?

CAROLINE.

C'est un serviteur fidèle, dont le plus grand tort est peut-être de ne s'être pas vendu à mes ennemis.

LE ROI.

Ce serviteur fidèle vous a suivie à Londres, madame ; mais veillez sur lui, car j'ai donné l'ordre de le saisir partout où on le trouvera.

CAROLINE, *après avoir réprimé un mouvement.*

Il est de ma maison, et les lois anglaises le protégeront contre vous-même. Sire, je vous avais demandé des preuves ; je les attends encore.

LE ROI, *après s'être avancé jusqu'à la porte et avoir fait un signe.*

Voici quelqu'un, madame, qui se chargera de vous en fournir de nouvelles.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ASHLEY.

CAROLINE.

Cet homme ici !... Sortez, monsieur, sortez à l'instant même.

ASHLEY.

Je m'empresserai, madame, de souscrire à votre désir, si telle est aussi la volonté de sa majesté le roi.

LE ROI.

Pardon, madame; mais pour manquer à ce point à ce qu'il vous devait, il a fallu que lord Ashley fût guidé par un motif de la plus haute importance.

ASHLEY.

Oui, sire, de la plus haute importance : ces papiers dont j'ai souvent entretenu votre majesté... (*montrant Caroline.*) Ces lettres que la princesse recevait en Italie...

LE ROI.

Eh bien !

ASHLEY.

Elles sont entre mes mains... les voici.

(*Il remet un paquet cacheté.*)

CAROLINE.

Ah! vous êtes parvenu à vous en emparer, mylord... (*avec ironie.*) Malgré votre zèle à servir les intérêts du roi, je n'avais, j'en conviens, aucun soupçon sur vous.

LE ROI.

Ces lettres contiennent, à n'en pas douter, le secret de toute une intrigue.

CAROLINE.

Je ne le nie pas.

LE ROI.

Alors, madame, ne me forcez pas à m'en faire une arme contre vous; acceptez ce que je vous ai proposé, et je vous promets un généreux silence.

CAROLINE.

Sire, ces lettres sont à votre discrétion ; vous pouvez les lire ou en respecter le mystère... Prenez ce dernier parti, je vous le conseille, et il y a dans ce conseil plus d'amitié et d'indulgence que vous n'en méritez.

LE ROI.

Vous le voulez ?

CAROLINE, *vivement.*

Ouvrez, sire, ouvrez !

ASHLEY.

A présent, madame, je me retire.

CAROLINE.

Au contraire, restez, mylord, restez... je vous le permets.

LE ROI, *brisant le cachet et parcourant l'adresse de quelques lettres.*

Que vois-je ! mon écriture !

ASHLEY.

Son écriture !

CAROLINE, *à voix haute et reprenant les lettres.*

Et celle de lady Ashley.

ASHLEY.

Ma femme !

CAROLINE, *à Ashley.*

Vous voyez bien que j'avais raison de vous prier de rester : ceci vous regarde. (*au roi.*) Vous ne vous trompiez pas, sire, en disant que le secret de toute une intrigue était renfermé là. Vous devez être content ; vous aussi, mylord : le voile est déchiré.

LE ROI, *avec agitation.*

Madame, cette correspondance...

CAROLINE.

Ne craignez rien, sire ; en lui donnant de la publicité, qu'y gagnerais-je ? Un peu de pitié pour moi, de la honte pour vous... La reine Caroline ne sait pas se venger à ce prix. (*Elle froisse les lettres et les jette au feu.*)

LE ROI, *à part.*

Anéanties !

CAROLINE.

Il en sera de même de toutes vos accusations, sire : de

loin la calomnie les rendra graves et terribles; de près elles s'évanouiront ou retomberont sur mes oppresseurs, sur vous-même peut-être.

LE ROI.

Georges IV, madame, est descendu jusqu'à la prière... Maintenant c'est un ordre que le roi d'Angleterre vous donne.

CAROLINE, *avec fierté.*

Un ordre!

LE ROI.

J'attends votre réponse... Partirez-vous?

CAROLINE, *avec dignité.*

Sire, vous me demandez ma honte, car je m'avouerais coupable en fuyant... Je refuse.

LE ROI.

Eh bien donc! puisque vous le voulez, que la lutte s'engage entre nous, lutte acharnée et éternelle. Il faut que Georges IV, roi d'Angleterre, reste seul assis au trône, et que Caroline de Brunswick sorte de Londres... A vous, pour triompher, madame, les clameurs d'une populace en délire, les intrigues, les complots peut-être de quelques seigneurs factieux! A moi la force des lois et mon énergie, à moi l'appui des fidèles sujets de ma couronne. Mais songez-y, c'est la dernière fois que je vous ai parlé de pardon.

CAROLINE.

J'accepte vos conditions, sire, et je me confie en mon bon droit et en la justice de Dieu.

LE ROI.

Jusqu'ici j'avais hésité à signer l'ordonnance que sir Ashley m'a apportée du conseil et qui vous nomme des juges... Donnez, mylord. (*On entend au dehors des cris confus.*)

CAROLINE.

Ecoutez, sire, écoutez!

SCENE XIII.

LES MÊMES, L'ALDERMANN WOOD.

SIR WOOD.

Madame, les ouvriers de Londres, qui ont appris la réception gracieuse de leurs députés, s'arrêtent en foule de-

vant ma demeure, et demandent que vous paraissiez à ce balcon.

CAROLINE.

Je vais me rendre à leurs vœux... Reconduisez sa majesté le roi jusqu'au bas de l'escalier.

GEORGES, avec colère, signe un papier que lord Ashley lui remet.

Caroline Amélie de Brunswick, votre époux outragé vous cite devant la chambre des lords pour crime d'adultère.

CAROLINE, près du balcon, se tournant vers le roi.

Georges IV, la reine d'Angleterre vous cite devant le peuple anglais.

VOIX AU DEHORS.

Caroline! Caroline! au balcon! au balcon!

(Le roi sort avec Ashley; les acclamations redoublent; la toile baisse.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

PREMIER TABLEAU.

Un salon dans le goût gothique. Grande porte au fond ; une causeuse à droite de l'acteur ; du même côté une porte secrète communiquant à un petit escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, seule, regardant par une porte entr'ouverte.

Sa majesté est inquiète... et pas de nouvelles de la chambre des lords. C'est aujourd'hui pourtant que doit avoir lieu la troisième lecture du bill d'accusation... et sir Brougham n'arrive pas... Sa majesté a donné l'ordre qu'aussitôt qu'il se présenterait on le laissât monter sans l'annoncer... Mais la voici.

SCÈNE II.

JENNY, LA REINE.

CAROLINE, rêveuse.

Rien encore!... comme il tarde!... (*apercevant Jenny.*) Ah ! c'est vous, Jenny?... Eh bien!... j'attends toujours, vous le voyez... Mon Dieu!... mon Dieu!... faut-il donc tant de temps pour condamner ou pour absoudre?

JENNY.

Pardon... mais je ne comprends pas les craintes que peut avoir votre majesté. Qu'avez-vous à redouter, madame, de la noble chambre? L'opinion publique ne lui a-t-elle pas déjà dicté son jugement?

CAROLINE, souriant.

Oh ! oui, c'est vrai ; mais la noble chambre respecte peu

quelquesfois les arrêts de l'opinion publique. (*à part, descendant la scène.*) Je ne sais... j'avais plus de courage quand il était près de moi... Je cherche en vain à m'abuser... Le soin de ma réputation, livré à la merci de mes ennemis, m'occupe peut-être moins que son absence... Je l'aime donc bien!... Il fallait qu'il s'éloignât, lui et cet enfant dont la naïve ignorance serait une arme terrible entre les mains de mes persécuteurs. Ils sont si habiles!... Pour imposer silence à leurs lâches insinuations, n'ai-je pas été forcée moi-même, depuis que mon procès est commencé, de quitter la demeure hospitalière du digne monsieur Wood? Ils m'accusaient d'avoir choisi sa maison parce qu'elle était située dans le quartier le plus populeux de Londres; on eût dit vraiment que moi, reine sans couronne et sans pouvoir, je voulais essayer une révolution.

JENNY.

Sir Brougham, madame.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SIR BROUGHAM.

CAROLINE.

Ah! sir Brougham, soyez le bienvenu. Vous arrivez de la chambre des lords?

BROUGHAM.

Oui, madame, et j'y retournerai après vous avoir rendu compte de ce qui s'y est passé.

CAROLINE.

Sir Brougham, je ne vous ai pas encore remercié du zèle et de la chaleur avec lesquels vous avez embrassé la cause d'une pauvre proscrire. J'attendais que vous eussiez terminé votre beau plaidoyer. Je ne doute pas que la seconde partie n'ait répondu à celle que vous m'avez transmise; c'est un éclatant triomphe pour vous.

BROUGHAM.

La noble chambre devait m'écouter avec intérêt, madame; je lui parlais de vos malheurs... Mais ce grave procès n'est pas encore fini... Jusqu'à présent tout me fait espérer le succès... Je vous ai appris, madame, le peu d'impression qu'avaient produites sur la haute assemblée les dé-

clarations de ces témoins vendus qu'on était allé chercher à grands frais en Italie ; je vous ai dit avec quel religieux silence j'ai été écouté quand j'ai rappelé votre long exil, vos souffrances sur la terre étrangère et vos innombrables bienfaits. Grâce à cette persuasion profonde dont j'ai eu le bonheur de pénétrer quelques-uns de vos plus ardens adversaires, la majorité pour la seconde lecture du bill n'a été que de vingt-huit voix. Maintenant la troisième lecture va être proposée par les ministres. J'ai l'espérance, la certitude que la majorité s'affaiblira encore... si de nouvelles charges ne se présentent pas contre Votre Majesté.

CAROLINE.

Eh ! mon Dieu !... de quelle accusation me flétriraient-ils encore ? Quels nouveaux mensonges pourraient-ils inventer ?

BROUGHAM.

Je vais vous l'apprendre, madame ; c'est pour cela que j'ai obtenu du lord chancelier qu'on suspendit les débats pour conférer quelques instans avec vous.

CAROLINE.

Je suis prête à vous répondre, sir Brougham.

BROUGHAM.

Un homme, un Italien a été arrêté dans une taverne de Londres et mandé sur-le-champ devant la noble chambre. Il prétend avoir des révélations importantes à faire.

CAROLINE.

Que ces révélations importantes ne vous effraient pas, sir Brougham... je ne connais sans doute pas cet homme... Il n'est pas plus dangereux pour moi que ceux que l'or des ministres a déjà corrompus.

BROUGHAM.

On parle aussi d'un jeune enfant soustrait avec soin à toutes les recherches...

CAROLINE, *vivement.*

Aurait-on découvert sa retraite ?

BROUGHAM.

Non, madame, car j'en aurais été averti.

(*Mouvement de joie de la reine.*)

CAROLINE, *changeant brusquement la conversation.*

Sir Brougham, pensez-vous que si le bill à sa troisième

lecture ne passe qu'à une faible majorité, les ministres de Georges IV auront l'audace de le porter à la chambre des communes ?

BROUGHAM, *insistant.*

Cet enfant, madame, n'avez-vous rien à m'apprendre sur le mystère qui le cache à tous les yeux ?

CAROLINE.

Rien... Souvenez-vous seulement de ceci, mon cher Brougham, c'est que, quoi qu'il arrive, vous pourrez, la tête haute et la main sur le cœur, dire à mes juges : « Celui-là qui accuse la reine est un imposteur ! »

BROUGHAM.

Ah ! madame, je comprendrais mal la haute mission dont vous m'avez honoré si je n'avais pas d'abord, en descendant dans ma conscience, acquis pour mes faibles efforts l'appui d'une profonde conviction.

CAROLINE, *avec dignité.*

C'est ainsi que je voulais être défendue, monsieur.

BROUGHAM.

Une dernière question avant de me retirer, madame ? Vous n'avez point encore paru aux débats... Votre Majesté a-t-elle l'intention d'assister à la troisième lecture du bill ?

CAROLINE.

Non... A quoi servirait ma présence au milieu de cette orgueilleuse aristocratie des trois royaumes?... Je n'irai pas... Je ne le crois pas, du moins.

BROUGHAM.

Permettez, alors, que je prenne congé de Votre Majesté. Dans une heure, madame, si mes espérances ne me trompent pas, je viendrai vous saluer reine de la Grande-Bretagne, au nom de votre chambre des lords.

CAROLINE, *lui donnant sa main à baiser.*

Sir Brougham, que Dieu et ma bonne chambre des lords vous entendent. (Brougham sort.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, *seule, le regardant sortir.*

Ce digne avocat sera un jour l'honneur de l'Angleterre. Comme il m'a défendue ! comme il m'est dévoué ! (après)

une pause.) Enfin ce douloureux procès touche à son terme, et demain j'aurai réduit mes ennemis au silence... Mon cher Augustin alors me sera rendu. (*Nouvelle pause.*) Pauvre enfant! depuis que je l'ai caché à Southwark, il n'est venu qu'une seule fois consoler Caroline! Il me semble le voir entr'ouvrir mystérieusement cette porte secrète que Bergami et lui connaissent seuls!... Ces momens si courts ont été bien doux!... (*Elle écoute.*) J'ai cru entendre monter l'escalier... (*Elle écoute encore.*) Non... rien... ce ne pourrait être que Bergami, et il ne se rendrait pas auprès de moi sans mon ordre... (*après une pause.*) Il sait qu'une imprudence nous perdrait... Les paroles de Georges IV retentissent encore à mon oreille. « Veillez sur cet Italien, madame, me disait-il; car il sera arrêté partout où on le trouvera... » Oui!... oui!... c'est par la prison et les tortures que vous le puniriez, sire, de sa fidélité à mon malheur! Aussi je n'oublierai pas votre menace. Je veillerai sur lui, et s'il le faut, je le défendrai contre vous-même... (*Un nouveau bruit se fait entendre au dehors.*) Mais... je ne m'étais pas trompée... il y a quelqu'un là... (*Un gémissement étouffé se fait entendre.*) Des plaintes étouffées!... (*On frappe à la porte faiblement.*) Plus de doute... si c'était!... (*Elle se précipite vivement vers la petite porte, qui s'ouvre... Bergami est appuyé sur un des côtés du corridor; Caroline le reçoit dans ses bras.*)

SCENE V.

CAROLINE, BERGAMI.

CAROLINE.

Bergami! Bergami! (*Elle le soutient.*) Il ne répond pas!... Quelle pâleur!... (*Elle le place sur un canapé.*) Son cœur ne bat-il plus, mon Dieu! (*Elle pose sa main sur son cœur et la retire avec un cri.*) Ah! du sang!... (*Elle se lève épouvantée et reste devant lui avec désespoir.*) Ils l'ont assassiné!

BERGAMI rouvre les yeux par degrés et passe la main
sur son front.

J'ai cru que j'allais mourir... Où est-elle?... La reine!... la reine!...

CAROLINE.

Bergami!

BERGAMI, *la reconnaissant.*

Oh! madame! je craignais de ne pas pouvoir arriver jusqu'à vous...

CAROLINE.

Malheureux!... était-ce ainsi que je devais vous revoir?... Mais il vous faut du secours... Je vais appeler...

BERGAMI, *la retenant.*

Non... ma blessure est légère... ce n'est pas elle qui me fait souffrir... (*Mouvement de joie de la reine.*) La fatigue... la honte... (*faisant un effort pour se jeter à ses pieds.*) Ah! madame, pardonnez-moi: je suis bien coupable.

CAROLINE.

Vous!... Oh! c'est impossible!... Vous coupable envers Caroline!... Et ce sang, ce sang qui coule, n'est-ce pas pour elle que vous l'avez versé?...

BERGAMI, *avec désespoir.*

Qu'importe que quelques gouttes de ce sang aient été répandues!... Je n'ai pas su conserver le dépôt que vous aviez confié à mon courage...

CAROLINE.

Que dites-vous?

BERGAMI.

Cet enfant que vous aviez mis sous ma garde, cet enfant qui vous nommait sa mère...

CAROLINE.

Eh bien?

BERGAMI.

Ils viennent de me l'enlever... (*Mouvement de Caroline.*) Oh! n'allez pas me maudire, madame, je l'ai défendu jusqu'à ce que mes forces aient été épuisées, jusqu'à ce que mon épée se soit brisée dans ma main... Quatre hommes s'étaient saisis de lui... la lutte fut longue et acharnée... Que vous dirai-je? j'ai dû enfin céder au nombre; ces misérables ont disparu, et moi, je suis arrivé pour remplir du moins un dernier devoir envers vous... Ah! madame! croyez-vous maintenant que je sois coupable et que je n'aie pas besoin de votre pardon?

CAROLINE, *avec enthousiasme.*

De mon pardon!... quand saigne la blessure que vous avez reçue en vous dévouant pour moi... oh! non, non; heureuse encore, Bergami, que je n'aie point à trembler pour

vos jours, que les coups qu'on vous a portés n'aient pas été mortels... Ce n'est rien, oh ! ce n'est rien, n'est-ce pas ? vous l'avez dit. Mais qui vous a frappé ? Avez-vous vu ces hommes qui ont enlevé ce pauvre enfant ? avez-vous vu votre assassin ?

BERGAMI.

Oh ! c'est une revanche du duel de Gènes, madame.

CAROLINE.

Sir Ashley !... l'infâme !

BERGAMI.

Il vous hait, madame ; il a voulu, en me faisant assassiner, se venger de vous. Si vous saviez, madame, quels services on peut demander à son dévouement, vous frémiriez.

SCENE VI.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY, *entrant.*

Ah ! pardon, madame ; je croyais que Sa Majesté était seule.

CAROLINE.

Que me voulez-vous, Jenny ?

(*Bergami s'est assis sur la causeuse.*)

JENNY.

Un messenger d'état, envoyé par la chambre des pairs, insiste pour être introduit sur-le-champ auprès de Sa Majesté.

CAROLINE.

Faites entrer, et prévenez au plus tôt le docteur Holland que j'ai besoin de ses services. (*Jenny sort.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

La noble chambre demande à Sa Majesté s'il lui conviendrait de se rendre auprès d'elle, sans retard, ou si elle préfère que le solliciteur général vienne l'interroger sur un incident fort grave dont il aura l'honneur de l'instruire.

CAROLINE.

Répondez à la noble chambre qu'au moment où vous lui avez apporté votre message, la reine d'Angleterre avait déjà pris la résolution de se rendre au palais des pairs.

(Le messager salue et sort.)

BERGAMI, *se levant.*

Quoi ! madame, vous voulez...

CAROLINE.

Oui, maintenant c'est un devoir. Je n'ai pas encore montré à l'Angleterre tout ce qu'il y a d'énergie et de puissance au fond de mon ame... Ces lords qui me jugent, ils ne m'ont pas encore vue à leur tribunal, ils me verront... *(Mouvement de joie de Bergami.)* Je vais aller leur demander compte de cet enfant qu'ils ont ravi à ma tendresse et de votre sang qu'ils ont répandu.

BERGAMI.

Ah ! madame, à la chambre des lords, oui, mais tous deux... Vous, qu'ils accusent à cause de moi... moi, leur découvrant ma poitrine saignante, et criant à haute voix à vos accusateurs : « Vous qui calomniez la reine, vous avez menti. » Allons, allons, madame, j'ai encore assez de force pour vous servir une dernière fois.

CAROLINE.

Malheureux ! ce serait vous perdre !... Restez... Bergami... Caroline vous l'ordonne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JENNY, LE DOCTEUR HOLLAND.

CAROLINE, *au docteur qui entre.*

Monsieur Holland, prodiguez vos soins au comte Bergami, qu'ils ont tenté d'assassiner, et ne le quittez pas d'un instant jusqu'à mon retour. Miss Jenny, donnez des ordres pour que personne, pendant mon absence, ne puisse pénétrer dans cette maison... Maintenant... à la chambre des pairs!

(Le docteur Holland s'approche de Bergami; la reine se dispose à sortir.)

DEUXIÈME TABLEAU.

L'intérieur de la chambre des lords à Londres. — Au changement à vue, le théâtre représente la copie exacte de la gravure de Georges Hayter, seulement le fauteuil que doit occuper la reine est encore vide.

SCÈNE IX.

M. BROUGHAM, *avocat de la reine*, LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE, LORDS, HUISSIERS DE LA CHAMBRE, JOURNALISTES, ASHLEY.

BROUGHAM, *comme terminant la défense qu'il vient de présenter.*

...Maintenant, mylords, que votre conscience prononce entre nous et nos ennemis... Comme défenseur de la reine, je crois suffisamment démontré que l'acte d'accusation n'est qu'une liste de mensonges... Tout cet échafaudage de calomnies, il a suffi d'un souffle pour le renverser... Jugez de la moralité du procès par les principaux traits qui le caractérisent... D'abord, le roi Georges IV, notre gracieux souverain, est juge et partie dans la cause...

ASHLEY.

Vous insultez le roi.

TOUS.

Écoutez! écoutez!...

BROUGHAM.

Sur trois cent soixante-huit pairs appelés à prononcer sur le sort de leur souverain, cent trente-sept reçoivent des pensions du ministère... y compris le noble lord qui m'a fait l'honneur de m'interrompre.

VOIX DE L'OPPOSITION.

Bravo! bravo!

BROUGHAM.

Enfin, tous les témoins à charge sont des témoins subornés.

ASHLEY.

Qui le prouve?

BROUGHAM.

Ce qui vient d'arriver tout récemment à Douvres... Douze Italiens, onze hommes et une femme, venaient de débarquer et s'annonçaient comme témoins à charge contre la reine, voulant, disaient-ils, gagner l'argent qu'on leur avait promis.

UN LORD.

Je demande qu'on prenne acte de cette déprédation des deniers publics.

BROUGHAM.

Oh! mylord, que votre seigneurie se rassure... il n'en coûtera pas un schelling aux trois royaumes; car ces estimables Italiens ont été obligés de se rembarquer à la hâte, après avoir reçu du peuple une paie dont ils ne sont nullement disposés à venir réclamer le supplément.

(Rires, murmures et applaudissemens.)

LE PRÉSIDENT.

Je rappelle à la cour que le plus religieux silence doit présider à ses délibérations. *(se retournant vers M. Brougham.)* Le défenseur a-t-il terminé?

BROUGHAM.

Je me réserve de prendre la parole autant de fois que je le jugerai utile aux intérêts de ma royale cliente.

ASHLEY, *se levant.*

Avant de passer outre aux débats, je demanderai à M. le président si, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il a fait mander cet homme dernièrement arrêté dans une taverne et dont les révélations peuvent jeter quelques lumières sur la cause?

LE PRÉSIDENT.

Il comparaitra aujourd'hui même.

UN HUISSIER, *annonçant.*

Sa majesté la reine!

TOUS.

Ah! ah! ah!

(Le président agite sa sonnette.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE.

(*Au moment où la reine entre, toute la chambre se lève. Elle se dirige avec dignité vers le siège qui lui est destiné, et s'assied.*)

CAROLINE.

Asseyez-vous, mylords. (*Ils s'assoient tous.*) Vous m'avez mandée auprès de vous pour m'interroger... Je suis venue, moi, pour me plaindre... Mais, mylords, ma première parole dans cette enceinte doit encore être une protestation... Je vous le répète, quel que soit le jugement que vous rendiez, je décline d'avance sa validité; car je ne reconnais à vos seigneuries ni le droit de me condamner, ni celui de m'absoudre.

ASHLEY.

Je ferai observer à la chambre qu'elle a déjà passé à l'ordre du jour sur un acte de cette nature.

LE PRÉSIDENT.

Le président regarde néanmoins comme un devoir de donner acte à Sa Majesté de sa nouvelle protestation.

CAROLINE.

Maintenant, je réclame de vous, mylords, la réparation d'une révoltante injustice. Un de mes serviteurs, le plus dévoué, le plus fidèle, peut-être, a été lâchement assassiné par une main inconnue!... Un enfant, dont la tendresse apportait quelque consolation à mes malheurs, m'a été enlevé aux mépris de toutes les lois!... Il est quelqu'un ici qui sait bien que ce n'est pas la chambre que j'accuse... Qu'on ordonne une enquête sur le crime que je vous ai dénoncé, qu'on me rende cet enfant qu'on m'a ravi. Si on a voulu lui arracher des aveux, si l'on a espéré faire de son innocence une arme contre votre souveraine, on a eu le temps de l'interroger, de le torturer; qu'on me le rende, mylords... S'il le faut, je descendrai jusqu'à la prière.

LE PRÉSIDENT, *qui a fait un signe à un huissier.*

C'est aux magistrats, madame, à venger les violences exercées sur celui de vos gens qui en a été la victime. Quant à cet enfant, vous allez le revoir; mais il ne pourra vous

être rendu que lorsqu'il aura été confronté avec un dernier témoin.

CAROLINE.

Ah! le voilà!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AUGUSTIN. (*Il est amené par un huissier; mais dès qu'il aperçoit la reine il court à elle.*)

CAROLINE.

- Cher enfant!

AUGUSTIN.

Ma mère, ils voulaient me séparer de vous! (*Mouvement général dans l'assemblée.*)

LE PRÉSIDENT.

Les débats continuent.

ASHLEY.

Je demanderai à faire une question à l'honorable avocat... Il a victorieusement répondu, dit-il, à toutes les charges de l'accusation; mais il me semble qu'il n'a pas dit un mot de celle qui a rapport à cet enfant, dont la naissance est un mystère si inexplicable.

CAROLINE, *vivement.*

Je l'avais défendu... Je rougirais d'avoir à me justifier d'une aussi absurde calomnie.

LE PRÉSIDENT.

Faites entrer le témoin.

CAROLINE.

Monsieur Brougham, je sais tout ce que vous avez fait pour moi: je vous en remercie... Mais quel peut être encore cet homme?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIO.

JULIO, *à lui-même en entrant.*

Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qu'on me veut donc?

LE PRÉSIDENT.

Témoin, quels sont vos noms, âge, état et qualité?

JULIO.

Julio Perdicacchi, mon président, âgé de vingt-huit ans, ancien postillon, et ami de cet ingrat de Bergami, mon président.

LE PRÉSIDENT.

Jurez-vous de dire toute la vérité, et rien que la vérité?

JULIO.

J'en lève les deux mains, mon président, je dirai la vérité; mais je ne dirai pas de mensonges, comme on a voulu me l'insinuer dans ma prison.

BROUGHAM.

Vous le voyez, mylords, partout la fraude et la corruption.

LE PRÉSIDENT.

Julio... vous avez été long-temps en Italie?

JULIO.

J'aurais bien dû toujours y rester, mon magistrat.

LE PRÉSIDENT.

Vous y avez connu Sa Majesté la reine, alors princesse de Galles?

JULIO.

J'ai eu l'honneur de galoper devant elle une seule fois.

LE PRÉSIDENT.

Pourtant, il paraît que vous avez eu le temps d'apprendre bien des choses, puisque dans la taverne où l'on vous a arrêté vous teniez des propos dont le sens était peu favorable à la reine et à votre ancien ami Bergami?

JULIO.

Il ne faut pas y faire attention, mon président; j'avais bu tant de porter et de double ale pour me déchagriner, que la tête n'y était plus; et j'en suis bien fâché, si ça a pu faire de la peine à une brave princesse devant qui j'ai galopé et qui a donné un cadeau de noce à ma femme. Mais mettons que je n'ai rien dit, mon grand juge, et laissez-moi m'en aller...

LE PRÉSIDENT.

Attendez! attendez!... N'avez-vous pas dit hautement que vous saviez beaucoup de choses sur Bergami... et sur la reine?... qu'on ne vous trompait pas facilement?

JULIO.

Je l'ai dit, c'est vrai... Mais ce n'était pas moi qui parlais : c'étaient les bouteilles de bière.

LE PRÉSIDENT.

Vous avouez avoir dit aussi que l'enfant qui habite près de la reine lui appartient, qu'elle est sa mère, et qu'elle en convient même en secret.

JULIO.

Madame la reine... je vous demande pardon comme à Dieu... C'est vrai que j'ai eu l'infamie de dire encore ça ; mais ce n'est pas moi qui l'ai inventé, au moins.

LE PRÉSIDENT.

De qui donc le tenez-vous ?

JULIO.

Des laquais de lord Ashley... Un jour, à l'office, à la villa, près de Gènes, ils m'ont fait tous ces contes-là... et dans ma colère, je les ai répétés... Mais enfin, ce n'est pas une raison pour que ça fasse du tort à une si bonne, si excellente reine... Ce n'est pas sa faute si je suis un ivrogne et un mauvais garnement. (*se jetant à genoux.*) Pardonnez-moi, madame la reine, ça ne m'arrivera plus jamais.

BROUGHAM, *à part.*

La reine se tait !

LE PRÉSIDENT.

Augustin, levez-vous. (*L'enfant se lève.*) Témoin Julio, cet enfant est-il celui dont vous avez parlé ?

JULIO.

Je ne peux pas le reconnaître... je ne l'ai jamais vu... (*regardant l'enfant.*) Il me semble pourtant que cette petite figure-là... Non...

LE PRÉSIDENT.

Rassemblez vos souvenirs.

JULIO.

Ah ! mon Dieu !... il serait possible !... Oh ! non ! non ! ça ne peut pas être lui... Mon président, voulez-vous me permettre de demander à l'enfant s'il n'a jamais eu d'autre nom qu'Augustin ?

AUGUSTIN.

Je crois que si... quand j'étais bien petit.

JULIO.

Bon, bon, mon président, voulez-vous me permettre de demander à l'enfant s'il ne se souvient pas d'avoir porté des petites bottes, de jolies petites bottes de postillon?

AUGUSTIN.

Oh! oui... il y a bien long-temps... (*touchant son front*.) C'est là; mais c'est comme un nuage... C'était mon frère déjà grand qui me mettait sur son cheval, derrière lui...

JULIO.

Et qui te disait: Allons, oup! en route, Paolo!...

AUGUSTIN.

Oui... Paolo... Paolino... Puis, un beau jour, je tombai... je criai... et depuis je ne me souviens de rien...

JULIO.

Ah! c'est lui!... Plus de doute, c'est mon frère que j'ai tant pleuré!... Paolo!...

AUGUSTIN.

Julio!

JULIO.

Fratetto! fratellino mio!... Ah! que je suis donc content d'avoir été à la taverne!

(*Il le presse dans ses bras, le couvre de caresses; des groupes animés se forment dans la salle.*)

CAROLINE, *se levant.*

Vous le voyez, mylords, encore une calomnie qui s'évanouit... La Providence elle-même se charge d'apporter la lumière à vos consciences... Cette accusation infâme, je ne la repoussais que par le mépris; mais le ciel a voulu qu'un jeune enfant, trouvé par moi sur la route de Naples, rendit un jour à la reine plus que reine au monde n'eût jamais pu faire pour lui. (*embrassant Augustin.*) Vous me le laisserez, Julio.

JULIO.

Oui, madame la reine, pour le chagrin que j'ai manqué de vous causer.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à l'honorable monsieur Brougham.

BROUGHAM.

J'y renonce, monsieur le président; la voix de l'avocat est moins forte que celle de la vérité.

(Bruit et cris en dehors.)

CAROLINE.

Quel est ce bruit ?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN MESSAGER DU ROI.

LE MESSAGER.

Monsieur le président, malgré les précautions extraordinaires qui avaient été prises, la plus violente émeute vient d'éclater dans Londres.

LA REINE.

Une révolte !

LE MESSAGER.

Le peuple se rassemble à tous les carrefours ; il s'arme de pierres, de haches, de bâtons, et partout le nom de la reine est prononcé avec d'effroyables cris de vengeance.

CAROLINE.

Les insensés ! pensent-ils donc servir ma cause !

LE MESSAGER.

Avant que le peuple ait entouré ce palais, le roi mande à l'instant auprès de lui le ministre de la guerre et le colonel des gardes à cheval. *(Deux lords sortent précipitamment.)*

JULIO, à part.

Si on se bat, je me battrai pour elle. *(Cris nouveaux.)*

LE PRÉSIDENT.

(Il écrit un mot.) Monsieur, allez porter cet ordre : Le président de la chambre des lords réclame l'appui de la force armée.

(Le messenger sort; presque tous les lords ont quitté leurs bancs; le plus grand tumulte règne dans l'assemblée.)

CAROLINE.

Eh bien ! mylords, vos seigneuries se laissent-elles donc si facilement intimider?... Vous voilà tous loin de vos places... Votre président a-t-il levé la séance? *(Tous regagnent leurs places.)* Rassurez-vous... le peuple n'est qu'égaré...

peut-être par mes ennemis ; car eux seuls ont intérêt à cette rébellion. Je vais au-devant du danger, mylords, je vais essayer de calmer le peuple ; car c'est surtout maintenant que je me souviens que je suis reine d'Angleterre... Adieu, je vais remplir un devoir... Tâchez de ne pas oublier le vôtre.
(*Elle sort avec Augustin et Julio.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* CAROLINE, JULIO *et* AUGUSTIN.

ASHLEY.

Mylords, on nous menace, on veut nous effrayer... Prouvons que nous méprisons de vaines clameurs par une vérité que réclament l'intérêt du pays et l'honneur de Sa Majesté.

LE PRÉSIDENT.

Mylords, le bill des peines et amendes a déjà été lu deux fois et approuvé par vous... La chambre va voter sur la troisième et dernière lecture.

UN LORD, *se levant.*

La protestation de la reine me semble engager la conscience de tous les amis de la vieille Angleterre... Je m'abstiens.

UN AUTRE.

Je m'abstiens.

UN AUTRE.

J'avais donné ma voix au ministère aux deux premières lectures... Je la retire, et mon vote, ainsi que ceux de mes honorables amis, est acquis à la reine.

(*Plusieurs lords changent de bancs. — Les cris, qu'on n'a pas cessé d'entendre, mais d'une manière sourde, redoublent.*)

ASHLEY.

Vous n'avez plus qu'à aller vous joindre aux factieux.

CRIS EN DEHORS.

Voici la reine ! à bas les dragons !

LE PRÉSIDENT.

Le scrutin est ouvert. (*Les lords se disposent à voter. — Il appelle à haute voix :*) Lord Ashley ! (*Lord Ashley quitte sa place et va voter.*)

CRIS EN DEHORS.

Aux pierres ! aux pierres ! démolissons ce mur !

(*On entend des coups de feu, des charges de cavalerie, des cris.*)

LE PRÉSIDENT, *appelant.*

Lord Liverpool ! (*Le duc se dirige vers l'urne ; le bruit extérieur redouble encore ; des pierres cassent les vitrages et viennent tomber presque sur les lords.*) Restez en place, mylords, le scrutin va continuer. (*appelant :*) Lord Castelreagh !...

" (*Ce lord va pour voter ; il est frappé d'une pierre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une salle de banquet dans l'intérieur du palais de Saint-James,
fermée au deuxième plan par des rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PREMIER MAITRE D'HOTEL, OFFICIERS DE
BOUCHE, DOMESTIQUES.

(Au lever du rideau, tous les domestiques sont aux fenêtres; on entend le son des cloches et des salves d'artillerie.)

LE MAITRE D'HÔTEL.

James, Tom, William!... comment, tous aux fenêtres?... Est-ce là la place des officiers de la bouche du roi?... N'allez-vous pas rester là jusqu'à la dernière salve d'artillerie tirée en réjouissance du couronnement de sa majesté George IV? Allons, Tony, distingue-toi, mon garçon; passé depuis quelques jours du service de lord Ashley à celui du roi, il faut justifier cette faveur par ton zèle et ton activité?... Eh bien! William?...

UN DOMESTIQUE.

Tous les préparatifs sont terminés; il ne manque plus au grand couvert que les convives.

LE MAITRE D'HÔTEL.

Ils ne peuvent tarder... Ne voyez-vous pas que le cortège est en marche pour revenir?... Tenez, quelques lords ont déjà pris l'avance sur les voitures de la cour et du corps diplomatique: les voilà!... vite, vite, chacun à son poste!

(Le maître d'hôtel et les domestiques sortent de différents côtés, au moment où entrent les personnages suivans.)

SCÈNE II.

LORD ASHLEY, LE PRÉSIDENT, LE SOLLICITEUR
GÉNÉRAL, PLUSIEURS LORDS.

ASHLEY.

Eh bien ! mylords, avez-vous jamais été témoins d'une fête plus brillante, d'un élan plus général ?

LE PRÉSIDENT.

Le parlement a fait preuve de noblesse et de générosité en votant une somme de cent vingt mille livres sterling pour cette auguste cérémonie ; mais croyez-vous qu'on ne s'attendait pas à voir, en même temps, la couronne se placer sur la tête de la reine ?

ASHLEY.

Le conseil privé a déclaré qu'elle ne partagerait pas cet honneur avec le roi.

LE PRÉSIDENT.

Caprice arbitraire de ministres et de souverain... Le droit de Caroline n'en est pas moins sacré, puisque la chambre des lords ne l'a pas déclarée indigne de s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne.

ASHLEY.

Pourtant, la troisième lecture a passé à une majorité de neuf voix.

LE PRÉSIDENT.

Vous savez comme moi que c'étaient les neuf voix des ministres ; aussi, leurs excellences ont-elles jugé prudent de ne pas porter le bill à la chambre des communes... Il a été ajourné à six mois, et les acclamations parties de tous les bancs sont une garantie que jamais on ne reprendra l'accusation.

ASHLEY.

Je m'étonne, moi, que parmi tant d'amis de la reine, il s'en soit trouvé un si petit nombre qui ait osé se prononcer pour elle.

LE PRÉSIDENT.

Mylord, les juges ne doivent compte qu'à Dieu de l'arrêt qu'ils ont rendu... Si les ministres ont perdu la partie, qu'ils se ravissent... Libre à eux d'acheter des suffrages ; mais je ne

pense pas qu'ils aient donné à personne le mandat d'insulter ceux qui votent toujours d'après leur conscience.

ASHLEY.

Il fallait protester, alors, contre la décision qui prive la princesse de Galles des honneurs du couronnement.

LE PRÉSIDENT.

Nous l'avons fait, et la reine aussi.

ASHLEY.

La décision n'en a pas moins été maintenue. C'est en vain que Caroline de Brunswick, opposant l'opiniâtreté à des ordres formels, a tenté de venir prendre place à Westminster pendant la cérémonie : toutes les issues étaient soigneusement gardées, et ses efforts n'ont eu pour résultat que de faire entendre partout ce cri d'exil : « Fermez les portes, c'est Caroline. »

LE PRÉSIDENT.

Vous oubliez de dire qu'un coup de feu est parti, et qu'il était destiné à la reine.

ASHLEY.

Oh ! cela c'est une calomnie ! ... l'imprudence d'un soldat, voilà tout... Je le tiens de l'honorable Robert Ingles, qui était chargé de faire respecter la consigne.

LE PRÉSIDENT.

C'est un honneur que vous avez dû lui envier.

ASHLEY.

Mylord !... *(Tous lui tournent le dos.)*

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.*

Le roi ! le roi ! le roi ! *(Tout le monde se découvre.)*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LES MINISTRES, SUITE.

LE ROI.

Mylords et messieurs, mon premier soin, en montant sur le trône, est de remercier ma chambre des lords d'avoir voulu que la cérémonie de mon couronnement fût digne d'une grande nation. Je ne me rappellerai la générosité qu'elle a montrée en cette circonstance que pour devenir avare des trésors de l'Etat.

ASHLEY.

Vos fidèles sujets de la chambre des lords auraient voulu voir, dans ce jour, tous vos vœux exaucés.

LE ROI.

Le roi d'Angleterre ne garde rancune d'aucun vote... Il oublie aussi que, dans la capitale de son royaume, il y a des vœux qui s'adressent à d'autres personnes qu'à la sienne.

ASHLEY.

Sire, le nombre des Anglais égarés est si faible !

LE ROI.

Pas autant que vous le pensez... La reine ne manque pas de partisans, même dans cette enceinte... Tous les cœurs anglais me reviendront, je l'espère ; d'après mes ordres, partout proclamés, mes sujets de toutes les classes entreront librement aujourd'hui dans ce séjour royal pendant le banquet ; ils circuleront dans ces salles, car je veux que, dans ce jour solennel, le palais des rois d'Angleterre soit aussi le palais du peuple.

ASHLEY, *à part.*

L'heure approche... rien encore ; un plan si habilement conçu aurait-il échoué?...

LE ROI.

Sir Robert Ingles, je vous sais gré de n'avoir pas permis que la cérémonie célébrée à Westminster fût troublée par la présence de la reine... J'espère que Caroline de Brunswick, mieux conseillée, évitera de mettre à une nouvelle épreuve le zèle de mes fidèles serviteurs... Allons, allons, messieurs. (*Le fond s'est ouvert, et l'on voit une table magnifiquement servie ; le roi et tous les convives vont se placer.*)

UN HUISSIER, *d'un air troublé.*

La reine, sire.

TOUS.

La reine !

ASHLEY, *à part, avec joie.*

Enfin ! elle est tombée au piège que je lui avais tendu !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Ma présence vous étonne, sire... Pourquoi?... Un caprice de popularité donne aujourd'hui un libre accès à la foule dans le palais de Saint-James... la reine a profité de la faveur octroyée au peuple... Vous avez oublié une mesure d'exception : c'était de mettre ici, comme à Westminster, des satellites prêts à faire feu sur moi... Ici, pas un officier de police pour me souiller de son contact, pas un Robert Ingles pour venir me répéter : « Il n'y a pas de place pour la reine ! »

LE ROI, *s'approchant d'elle, et bas.*

Madame, en venant me braver jusque chez moi, avez-vous pensé que je souffrirais en silence cet outrage ?

CAROLINE, *de même.*

J'ai tout prévu, même la violence.

LE ROI, *de même.*

Votre audace la rendrait légitime.

CAROLINE, *de même.*

Employez-la donc... Ce palais est ma demeure, et je n'en sortirai que morte... Donnez vos ordres, j'attends... Oh ! ce sera un beau spectacle à offrir à l'Angleterre que celui du corps inanimé de sa souveraine, le jour du couronnement de son roi !... Réjouissons-nous, dira-t-elle, Westminster n'est plus fermé à Caroline : si on lui a refusé l'entrée du temple, on vient de lui ouvrir les portes des caveaux funèbres.

ASHLEY, *à haute voix.*

Le peuple pénètre de tous côtés dans les appartemens !

CAROLINE, *toujours bas au roi.*

Le peuple est là, sire ; entendez-vous ?

LE ROI, *bas.*

Au nom du ciel, retirez-vous, madame.

LA REINE, *bas.*

Au banquet, sire, et à votre droite... C'est ma place... (*Mouvement du roi.*) Oh ! n'espérez pas changer ma résolution !... Vous avez été salué roi aujourd'hui par l'Angle-

terre... Il faut aussi, qu'aujourd'hui, l'Angleterre me salue reine à mon tour.

LE ROI, *bas*.

Encore une fois, madame, évitons un débat scandaleux ; on nous regarde... on murmure.

CAROLINE.

Vos courtisans!... oh! je n'en doute pas!... (*montrant le peuple qui, dans le fond, manifeste par des gestes de surprise son plaisir de voir la reine.*) Mais jetez les yeux de ce côté, on se réjouit là de nous voir réunis : laissez-les croire à une réconciliation entre nous. Plus tard, vous saurez ce que je suis venue chercher ici... Votre main... sire!...

(*Tout le monde se place; le peuple pénètre alors dans les salles, et crie:*)

Vive le roi ! vive la reine !

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERGAMI, *en matelot*, JULIO, UNE MARCHANDE DE POISSONS.

BERGAMI, *sur le devant de la scène*.

Elle a refusé d'écouter mes conseils, et a persisté dans son projet de se rendre à Saint-James... Grace à ce déguisement, j'ai pu pénétrer ici, et du moins je serai toujours là pour la défendre.

(*Le peuple circule autour de la table du banquet.*)

JULIO, *sur le devant de la scène, du côté opposé à Bergami*.

Je ne suis pas fâché d'avoir suivi le torrent... c'est très gentil, le palais de Saint-James... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois?... la reine qui dîne avec le roi!... Bon! bon! ce n'est pas mauvais signe... on l'aura invitée, bien sûr... Ça lui a porté bonheur, à cette excellente princesse, de me prendre à son service... Je m'en vas tout regarder, tout observer, et en revenant tantôt, je raconterai la chose à Bergami et à mon petit Paolo... C'est ça, continuons à nous mêler à la populace.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Dites donc, mon gros garçon, savez-vous que c'est joliment amusant de voir dîner le roi et la reine?

JULIO.

Oui, oui; mais ça serait bien plus amusant de dîner avec eux, madame la nymphe de la Tamise.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

God! god!... rien que d'y penser, l'eau m'en vient à la bouche.

JULIO.

Approchons-nous un peu.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

C'est ça, nous aurons au moins la fuméc.

(Ils s'approchent de la table; pendant ce temps, le peuple circule toujours et change de place à chaque instant.)

BERGAMI.

Est-ce un malheur de plus à redouter?

(Ashley et Bergami sont séparés par des groupes qui les empêchent de se voir.)

LA MARCHANDE DE POISSONS, revenant.

Je ne peux pas y tenir, ça sent trop bon.

JULIO.

Ah! il y a un roastsbeef et un plumbpudding qui m'ont donné des désirs insatiables!

LA MARCHANDE DE POISSONS.

God! god! j'en suis embaumée!

BERGAMI, regardant vers la table.

Toujours la même tranquillité sur son visage... On dirait que c'est elle qui commande.

JULIO.

Eh! mais... je ne me trompe pas... ce matelot, c'est lui!

BERGAMI, vivement.

Ne me nomme pas.

JULIO, bas.

Ah! oui, je comprends. *(à part.)* C'est-à-dire que je ne comprends pas; mais c'est égal.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Il est bien bel homme, votre ami... et puis... voyez donc comme il regarde toujours la reine!... *(à Bergami.)* Matelot, je suis bien sûre que vous êtes pour la bonne cause, vous... pour la cause des femmes?

BERGAMI.

Je vous jure que la reine n'a pas de partisan plus dévoué.

LA MARCHANDE DE POISSONS.

A la bonne heure ! j'aime ça, moi !... (*les amenant tous deux sur le devant.*) Dites donc, puisque nous sommes trois bons enfans, ici, on peut tout dire... Eh bien ! moi, je crois que le roi n'est pas plus content qu'il ne faut de donner à dîner à son épouse.

JULIO.

Je le crois aussi, moi... il ne veut pas avoir l'air ; mais il a une figure longue de ça... et il boit... mais il boit... comme s'il avait été postillon dans sa jeunesse.

LE ROI, dans le fond, à table.

Allons, mylords, fêtez dignement le jour de notre couronnement, et que vos derniers toasts se mêlent au choc des verres et aux éclats bruyans de votre gaité.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DOMESTIQUES.

(*En ce moment, des domestiques entrent de tous côtés dans la salle du banquet, portant sur des plateaux des flacons de vins de prix. — Les domestiques versent à boire à la ronde.*)

ASHLEY.

A la santé du roi !

LES LORDS.

A la santé du roi !

LE ROI.

A la prospérité ! à la gloire de l'Angleterre !

LES LORDS.

A la gloire de l'Angleterre !

LA MARCHANDE DE POISSONS.

Eh bien ! et la santé de la reine ?

LE PEUPLE.

Oui, oui, la santé de la reine !...

(*Le plus grand silence, au banquet, succède à ce cri général du peuple. — Le roi élève son verre et échange un toast avec la reine.*)

TOUS.

Vivat! vivat!

*(On exécute le God save the king.)*LA REINE, *se levant.*

Oui, mes amis, Dieu protège le roi et le peuple anglais!

LE PEUPLE.

Vive le roi! vive la reine!

*(On se lève de table.)*BERGAMI, *à part.*

Quelle est maintenant l'intention de la reine?... N'importe, je ne sortirai de Saint-James que lorsqu'elle l'aura quitté elle-même.

(Le roi, en se levant de table, a donné la main à la reine.)

LA REINE.

Sire, avant de quitter ce palais, il faut que je vous parle encore.

LE ROI.

Je vous attendrai dans mes appartemens; mais j'ai droit de compter que ce jour sera le dernier qui nous aura vus ensemble à Saint-James.

(Il s'éloigne d'elle et reçoit les salutations des grands, qui se retirent; la reine reste ainsi isolée des gens de la cour; mais le peuple, en sortant, lui prodigue les témoignages de son respect et de son attachement. — A la sortie du roi, on referme les rideaux.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, *seule*, puis BERGAMI.

Quel silence! quel abandon, après ce banquet royal... Seule ici, moi... seule et méprisée dans ce palais où je devrais régner et commander en souveraine!... Ces lâches courtisans! ce sont les mêmes!... Oh! je les ai reconnus! les mêmes qui se prosternaient à mes pieds et qu'étaient un de mes regards quand ils croyaient que l'avenir de la princesse de Galles était une couronne de reine... Ah! qu'ils sont plus doux à mon cœur, ces soins des fidèles serviteurs dévoués à mon infortune!... On peut y croire, du moins... *(apercevant Bergami sans le reconnaître.)* Que veut cet homme? il s'approche... *(Elle fait quelques pas avec résolution. — Bergami s'est aussi approché vivement; ils se rencontrent.)* Bergami!... Bergami à Saint-James!...

BERGAMI.

Lui-même, madame ; Bergami ne doit-il pas vous suivre partout ?

CAROLINE.

Imprudent ! vous m'avez promis de demeurer caché jusqu'à mon retour.

BERGAMI.

J'avais promis, madame, plus que je ne pouvais tenir. Quand vous êtes sortie seule et sans suite de votre maison d'Hammershire, quand vous avez rejeté la prière que je vous adressais en pleurant de ne pas me séparer de vous, vous avez été témoin de ma douleur, de mon désespoir... Je ne sais quels pressentimens sinistres m'agitaient, quelle terreur secrète s'était emparée de moi... mais je n'ai pas eu la force de résister à cette vive émotion... Au risque de vous déplaire... je vous ai désobéi... et me voilà.

CAROLINE, *attendrie.*

Noble ami, que le danger n'effraie pas, et dont la vie entière m'appartient.

BERGAMI.

Le danger, ici, n'est pas pour moi, madame... il est pour vous.

CAROLINE.

Qu'ai-je à craindre ?

BERGAMI.

Caroline est à Saint-James, au milieu de la cour... et elle le demande ?

CAROLINE.

Caroline a été traitée en reine, à Saint-James : l'orgueil de l'aristocratie anglaise s'est humilié devant elle, et elle s'est assise au banquet royal, à la droite de son époux.

BERGAMI.

Oui... j'ai vu cette fête brillante... Couvert de ces simples habits, je me suis mêlé au peuple, que la royauté superbe daignait convier à son orgie de couronnement. Là, madame, à cette place où nous sommes, étaient des cœurs généreux qui vous aiment bien ; là, j'ai entendu des bénédictions sortir de toutes les bouches ; mais là aussi... (*montrant le fond.*) dans cette galerie, à côté de vous, loin de vous... assis à cette table splendide où vous n'étiez point appelée,

étaient des courtisans qui vous haïssent, qui vous jetteraient volontiers sur la tête un linceul au lieu d'une couronne.

CAROLINE, *affectant de sourire.*

Par bonheur, leur haine est peu dangereuse.

BERGAMI.

Vous croyez? Ah! madame, il y en avait un parmi eux que j'observais en silence... Celui-là vous couvait de ses yeux étincelans... comme le tigre couve sa proie; celui-là, vous le connaissez... Et dites-moi, pensez-vous qu'on demandât en vain un crime à lord Ashley?

CAROLINE, *vivement.*

Lord Ashley?

BERGAMI.

Qu'avez-vous, madame?... vous avez pâli...

CAROLINE, *après une pause, pendant laquelle on voit qu'elle souffre.*

Le nom de cet homme produit toujours sur moi une impression profonde... il me fait peur...

BERGAMI.

Quittez donc ce palais, où vous n'auriez jamais dû entrer.

CAROLINE.

Non... pas encore... il faut que je parle à mon époux... il m'attend.

BERGAMI.

Il vous attend... (*après une pause et avec émotion.*) Est-ce un dernier effort que vous allez tenter sur son cœur?

CAROLINE.

Il serait inutile.

BERGAMI.

Quittez donc ce palais alors!... Qui vous retient?

CAROLINE.

Dans une heure, Bergami, je vous rejoindrai à Hammershire.

BERGAMI.

Dans une heure... (*avec désespoir.*) Vous me trompez... vous ne reviendrez pas.

CAROLINE, *avec douceur.*

Bergami...

BERGAMI.

Vous ne reviendrez pas, madame; le banquet royal de

Saint-James a préparé la réconciliation de Georges IV et de Caroline; l'entretien qu'ils vont avoir ensemble achèvera cette réconciliation... et je vous le répète, vous ne reviendrez pas.

CAROLINE.

Ecoutez-moi, Bergami; certes, quand Londres saura demain que Caroline s'est présentée au palais de Saint-James, que son royal époux l'a conduite, lui-même, au banquet du couronnement, il n'y aura pas une voix dans Londres qui ne proclame la réconciliation de Georges IV et de Caroline! Certes, si mon ambition de souveraine s'est réveillée, si je veux prendre la moitié de ce trône qu'on m'a refusé si longtemps, la chance est belle pour réussir. Qui donnerait l'ordre ici de me chasser de la demeure royale, et quel Anglais mettrait la main sur Caroline de Brunswick pour l'en arracher?...

BERGAMI.

Achievez... achetez, madame.

CAROLINE.

Si je veux régner, enfin, je régnerai... mais je ne le veux plus.

BERGAMI.

Qu'entends-je?

CAROLINE.

Régner!... avec celui qui m'a abreuvé de mépris!... Oh! non!... Je le verrai... mais pour lui dire : Sire, vous m'aviez demandé ma renonciation à mes droits au trône... (*tirant un papier de son sein.*) La voilà! Sire, vous m'aviez demandé ma part d'honneurs et de puissance pour l'ajouter à la vôtre : prenez-la. Sire, vous m'avez supplié de sortir d'Angleterre... je pars demain.

BERGAMI.

Seule?

CAROLINE.

Avec toi... avec toi qui ne m'as point abandonnée, qui t'es dévoué à mon sort; avec toi qui ne me trahiras jamais.

BERGAMI.

Caroline!... Caroline!... n'est-ce pas un rêve?...

CAROLINE.

Je partirai avec toi... (*à part.*) Ah! quelles douleurs!... (*haut, faisant un effort sur elle-même.*) Oui, désormais, ma vie

sera la tienne; puisqu'ils m'y ont forcée, tiens-moi lieu de tout sur la terre; puisqu'ils me chassent, exilons-nous tous deux.

BERGAMI.

Je vous suivrai partout; car partout où vous serez, sera le bonheur pour moi.

CAROLINE.

En Italie, en Italie, au lieu même où je t'ai vu pour la première fois, au lieu où j'ai laissé les plus chers souvenirs... (*haut, et d'une voix étouffée.*) Mais que je souffre donc!... Mon ami... je puis à peine me soutenir... il me semble que je sens couler de mon front une sueur glacée...

BERGAMI, *effrayé.*

Non... non... ce n'est rien...

CAROLINE, *tombant dans un fauteuil et poussant un cri.*

Ah!

BERGAMI.

Malédiction!... Se seraient-ils vengés déjà?

CAROLINE.

Vengés!... de moi!... par un crime?... Oh! mon Dieu! mon Dieu! je n'ose soupçonner tant d'horreur!

BERGAMI.

Quel souvenir!... cet homme, dévoué à Ashley, s'est plusieurs fois approché de vous pendant le banquet... C'est lui qui a rempli votre coupe lorsque vous avez porté la santé du peuple anglais...

CAROLINE, *avec terreur.*

Eh bien?

BERGAMI.

Eh bien!... c'est la mort qui a coulé dans vos veines!

CAROLINE, *se soulevant.*

La mort!... la mort, dis-tu?... (*avec larmes.*) A une pauvre proscrie dont ils ont brisé l'ame par de longues tortures, à elle les nouvelles tortures de l'agonie... Je ne puis le croire... (*retombant sur le fauteuil et avec un rire convulsif.*) Ah!... c'est vrai!... qu'on appelle le roi... qu'il vienne... je veux le voir avant d'expirer.

BERGAMI, *courant aux portes.*

Au secours! au secours! (*aux huissiers qui entrent précipitamment.*) Le roi!... elle se meurt!... (*Les huissiers sortent.*)

— *Il retourne à la reine.* Caroline, il est peut-être encore temps de vous sauver?

CAROLINE.

Me sauver?... Oh! non! Dieu ne le pourrait pas... Le poison qu'on donne aux reines est prompt et sûr... Bergami.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE ROI, LES GRANDS DE LA COUR.

(Ils entrent de différens côtés, excepté par celui où s'est écoulé le peuple; Georges s'approche vivement de Caroline et recule effrayé en apercevant sa pâleur.)

CAROLINE, au roi.

Sire, je suis empoisonnée... Est-ce là l'hospitalité d'un roi?...

LE ROI.

Caroline, quelle erreur vous égare?... votre raison...

CAROLINE.

Je suis empoisonnée, sire... regardez-moi!

LE ROI.

Les trésors de l'Angleterre à qui la rendra à la vie!

CAROLINE.

Je vous remercie... il est trop tard... *(Au cri du roi, le docteur Holland, plusieurs autres médecins de S. M. s'approchent; ils indiquent par leur silence qu'il n'y a aucun espoir.)* Vous aviez perdu l'espérance de faire fléchir mon orgueil de reine; le poison a été plus puissant que vous. Ah! sire, que dira l'Angleterre, que dira l'Europe, en apprenant ma mort?

LE ROI, avec émotion.

Caroline, dans notre dernier entretien, vous me demandiez sur ma foi et sur mon honneur si je vous croyais coupable; à mon tour, je vous dirai en suppliant: Sur votre foi, sur votre honneur, me soupçonnez-vous d'un crime?

CAROLINE, vivement.

Non, sire... non... car vous pleurez.

(On entend des cris violens au dehors:)

Caroline!... Caroline!...

CAROLINE, avec effort.

On m'appelle, je crois.

LE PRÉSIDENT.

Le peuple, sire, à qui on a appris le danger où est la reine, demande à grands cris à la voir.

LE ROI, *d'une voix forte.*

Ouvrez !...

(Les rideaux s'ouvrent; le peuple se précipite dans l'appartement; à l'aspect de la reine mourante, un sourd murmure de douleur se fait entendre, et il s'arrête respectueusement.)

CAROLINE, *au peuple.*

Mes amis, mes vrais amis... approchez-vous sans crainte... *(Le peuple fait quelques pas.)* Je vais vous quitter... Vous me plaignez... n'est-ce pas?... vous m'aimez tant, vous... *(d'une voix éteinte.)* Ah ! mes souffrances redoublent, et je n'ai plus la force de vous parler... *(Sanglots du peuple.)* Vous garderez mon souvenir... *(se soulevant, avec un dernier effort.)* Je voudrais prier... car... je le sens, la mort arrive... et ne me laissera peut-être pas le temps de recommander mon âme à Dieu !... *(L'archevêque d'Yorck s'avance; il regarde quelques instans la reine, puis détache de son cou la croix qui y est suspendue et la présente à la reine, qui la baise.)* Sire, au nom de celui qui est mort sur cette croix, je vous pardonne. *(à Bergami, bas, après avoir exprimé par un cri sourd qu'elle expire.)* A toi, Bergami, mon dernier soupir !... Ah !... *(Elle meurt.)*

BERGAMI.

Morte !

L'ARCHEVÊQUE D'YORCK.

Prions pour elle.

TOUT LE MONDE.

A genoux ! à genoux !

(Tout le monde s'agenouille; le roi est demeuré debout, en proie à une vive émotion.)

UN MAÇON.

A genoux le roi !

TOUT LE PEUPLE.

A genoux le roi !

LE ROI.

Ah ! je jure sur le corps de la reine empoisonnée que je punirai son assassin ! *(Il s'agenouille.)*

BERGAMI, *s'élançant sur Ashley.*

Je le punirai moi-même. *(Il le frappe d'un coup de stylet. — Mouvement; tout le monde se relève.)* Maintenant, qu'on ap-
prête l'échafaud pour Bergami.

TOUS.

Bergami !

LE ROI, *d'haute voix.*

Je te ferai grace.

FIN.